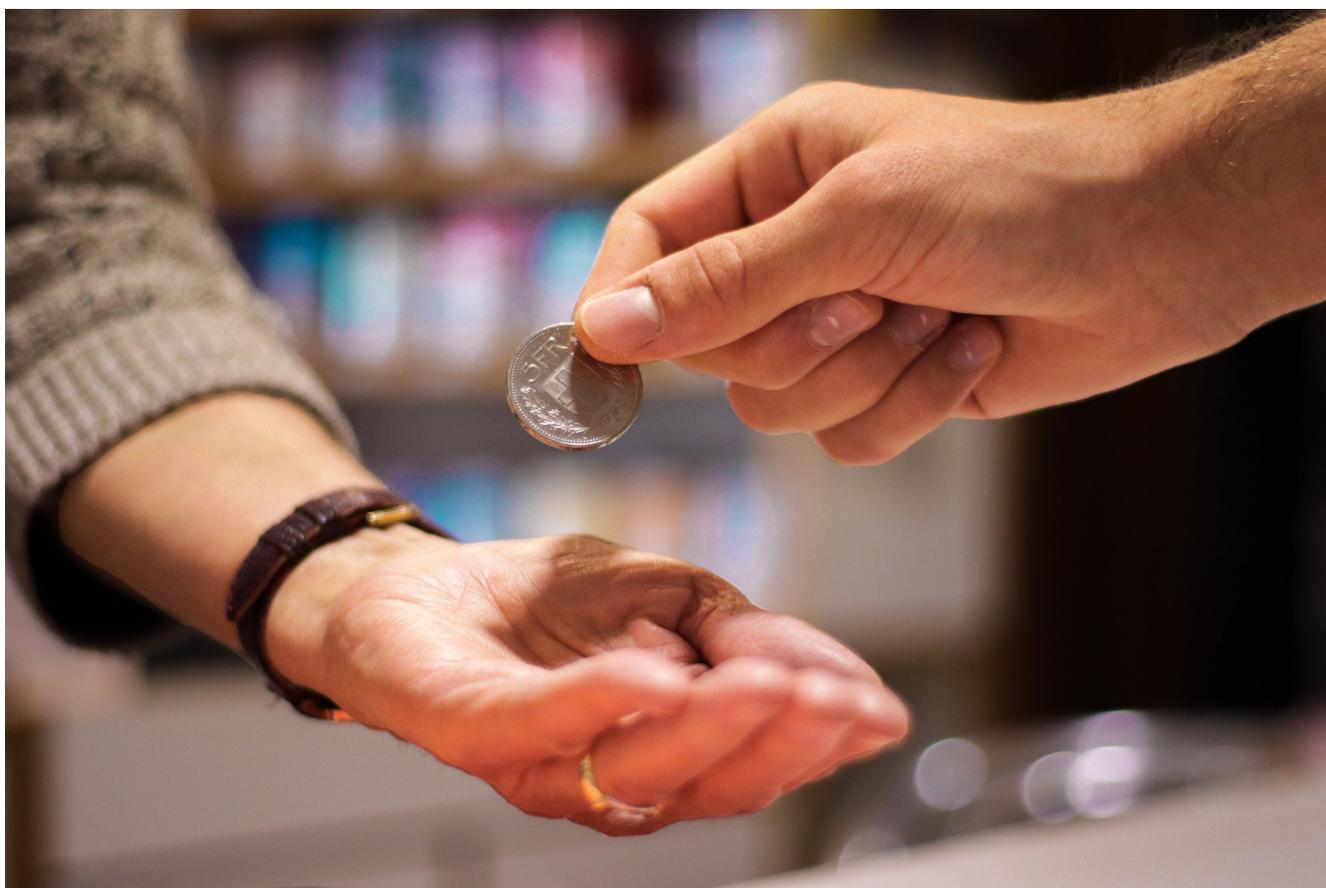




Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

Précarité étudiante Recrudescence et luttes



©Yasmine Zamparo

L'auditoire N°277 // Novembre 2023
Retours L'auditoire - FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

P.P.
CH-1015
Lausanne

LA POSTE



SOCIÉTÉ

**Les dangers du
volontourisme**

CAMPUS

**Comment vont nos
commerces?**

CULTURE

Et la lumière fut

Fédération
des Associations
d'Étudiant·e·s
FAE

©Markus Winkler



Précarité

DOSSIER

04-05
Interview avec SUD

06
Le cercle vicieux du Vortex

07
CHF23.- de l'heure
Etudiant-e-s vulnérables

08
On a les crocs
L'inflation

09
Bourses
Un étudiant précaire

SOCIÉTÉ

10
Vortex Race

11
White saviorism
Le célibat des prêtres

12
Le vouvoiement
Les mariages forcés

13
Anticonstitution.elles
Chronique sexprimer

FAE

14
S'investir pour s'en sortir

CAMPUS

15
AIESEC
Rendez-vous soirées

16
Petits commerces
L'académie lausannoise

SPORT

17
Chiens de traîneau
Hobby horsing

SCIENCES

18
Lise Meitner
Vie éternelle et méduses

19
Ronronnement du chat
L'autisme

CULTURE

20
Violence Forest

21
Jeux de société
Cinéma *live-action*

22
Le maquillage artistique
L'art de la lumière

23
Le graffiti
Les statues

24
CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
MERCI À TOUTES LES PERSONNES QUI ONT
MIS EN PAGES CE NUMÉRO, EN PARTICULIER
MERCI À LA TABLE DE PING-PONG QUI A
ÉGAYÉ LE BOUCLAGE. MERCI À L'ACCENT DE CLÉMENT
QUAND IL PARLE ANGLAIS. MERCI ÀUX NON-MARTIN
MULLER DU NUMÉRO. MERCI ÀUX CHANGEMENT
D'HEURE POUR LE SOMMEIL EN PLUS. MERCI POUR LES
SURPRISES SUR LE CANAP. MERCI POUR LE LANCER DE
CHAUSSURE. MERCI ÀUX GENS QUI ONT VOTÉ À GAUCHE
AUX EF2023. MERCI MÉRANDE QUI A FAIT 80% DES
REMERCIEMENTS. MERCI MAMAN-PAPA POUR LAVIE. ET
SURTOUT, N'OUBLIEZ PAS: AMOUR, GLOIRE ET BEAUTÉ!

L'AUDITORE

N° 277
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
E: AUDITORE@GMAIL.COM
WWW.AUDITORE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MARINE MACCARI, YVES DE VILMOS, MELISA BEGIC, CLÉ-
MENT BINDSCHAEDLER, HADRIEN BURNVAND, MATTEO
CRESCENTI, ANDREAS CZARNETZKI, YLENA DALLA
PALMA, ELENA DEIANA, MERIBÉ ESTERMANN, MARINE
FANKHAUSER, MAXIME FANTI, JESSICA FILIPA SOUSA
ROCHA, MARIANA GOMES, MÉRANDE GUTFREUND, CAR-
LOTTA MACCARINI, CAMILLE MÜLLER, LUDOVINE MOX,
ALEXIA MONTELEONE, JUSTIN MÜLLER, CLÉMENT POR-
CHET, RÉMY PRALAT, EMILIE REYMOND, AUYONI SEN-
AKMAL, JACQUES SOUTTER, VÉRONICA TCHEREMISSOV,
ARNO ZAHN

SECRÉTAIRE COMPTABLE

MERIBÉ BEN MUSTAPHA
IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DE LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
YLENA DALLA PALMA &
MARINE FANKHAUSER

DOSSIER

HADRIEN BURNVAND

SOCIÉTÉ

MÉRANDE GUTFREUND

FAE

MYRIAM SCHNEIDER

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES

KAREN RUFFIEUX

CULTURE

MERIBÉ ESTERMANN

WEB

CLEMENT BINDSCHAEDLER

Précarité estudiantine

Insécurités et ras-le-bol général

Fin septembre, le Conseil fédéral a annoncé -une fois encore- que les primes d'assurance-maladie allaient augmenter. Le canton de Vaud est l'un des plus touchés par cette nouvelle hausse, qui se chiffre à plus de 9%. Si cette nouvelle n'a ravi personne, elle porte un coup de massue à une frange de la population particulièrement sensible à l'inflation: les étudiant·e·s. Seule une partie d'entre eux·elles a la chance de pouvoir compter sur le soutien financier des parents. Pour le reste, le quotidien est fait de petits bouts pour joindre les deux bouts, ainsi que, parfois, d'une bourse.

Un problème systémique

Le problème est plus profondément ancré qu'on ne le pense au premier abord. Une partie de la précarité étudiante provient du système éducatif dans son ensemble: durant les études supérieures, on attend des étudiant·e·s qu'il·elle·s travaillent à côté des cours afin d'acquérir de l'expérience, mais également qu'il·elle·s se donnent au maximum pour obtenir d'excellentes notes, faute de quoi l'avenir sera plus incertain, les emplois n'étant offerts qu'aux meilleur·e·s. Selon l'OFS, en 2020, 73% des étudiant·e·s indiquaient exercer une activité lucrative à côté des études. Si les étudiant·e·s sont aussi nombreux·ses à travailler en parallèle de leur formation, c'est en grande partie pour combler des problèmes plus profonds qu'un simple désir d'argent de poche: familles dysfonctionnelles, coût élevé des études, nécessité de subvenir à ses besoins ou encore d'acquérir de l'expérience. A l'Université de Lausanne, des alternatives existent pour aménager ses études en parallèle d'un emploi, comme le Bachelor ou le Master à temps partiel. Mais dans certains environnements, le conservatisme règne en maître. Le milieu juridique, pour ne citer que lui, reste particulièrement hostile aux refontes et réformes. Là, l'excellence académique reste un critère de choix, qui tombe comme un



couperet pour ceux·celles qui n'ont pas la chance de pouvoir se consacrer entièrement à leurs études et qui doivent subvenir par eux·elles-mêmes à leurs besoins.

Être jeune dans un monde instable

Alors qu'il y a un an *L'auditoire* publiait son article "Jeunesse chancelante" à propos des étudiant·e·s touché·e·s par l'inflation, rien ne semble avoir changé. Malgré des accords avec la FAE pour un plafonnement des prix des produits de la cafétéria, ces derniers ont augmenté drastiquement depuis ces cinq dernières années. Par ailleurs, bien que l'écolage de l'Université de Lausanne soit à prix raisonnable comparé aux prix des universités internationales, l'équipement nécessaire pour suivre les cours, lui, reste très cher pour certain·e·s, voire inaccessible. Alors que certain·e·s étudiant·e·s se privent pour survivre, que ce soit de denrées alimentaires comme la viande, ou de soins médicaux comme le dentiste ou le gynécologue, une évidence apparaît: l'égalité des chances est un mythe. L'accession aux études supérieures pour tous et toutes ne semble être qu'une belle fiction créée par nos politicien·ne·s.

Sans papa et maman derrière

En effet, si l'étudiant·e ne peut compter sur le soutien de sa famille,

ses chances de pouvoir accéder aux études se réduisent puisque ces dernières ont un certain coût financier plutôt conséquent si l'on compte les cinq années d'études comprenant le Bachelor et le Master. Certes, des bourses existent, mais à l'heure actuelle, seul·e·s 4% des étudiant·e·s ont accès à une bourse cantonale en Suisse selon les chiffres de l'OFS datant de 2020, et ce malgré des dossiers traduisant une détresse financière prégnante. Pas le choix donc: il faut étudier ET travailler. Mais ceci engendre un autre coût: celui de la santé mentale. Car oui, travailler à 25%, voire plus, tout en effectuant des études, ajoute un stress supplémentaire considérable, sachant que la plupart des étudiant·e·s n'ont pas l'argent de se payer une thérapie qui serait pourtant parfois nécessaire au vu des crises que nous traversons. Plus de vacances, l'esprit toujours encombré, pas le temps pour l'insouciance, courir partout et tout le temps... voici le nouveau quotidien des étudiant·e·s. Alors, une nouvelle fois, comment devenir adulte sereinement dans un monde instable qui n'offre pas ses chances à tout le monde? •

Ylenia Dalla Palma et
Marine Fankhauser

Se syndiquer contre la précarité

Rencontre: Jean-Nicolas Rosset, membre du syndicat SUD-EP

INTERVIEW • Alors que la précarité étudiante est en forte recrudescence en raison du Covid-19 et de l'inflation, différents syndicats et associations se mobilisent pour pallier le manque de mesures politiques et répondre à cette urgence sociale. SUD Étudiant-e-s et Précaire-s (SUD-EP), a fait de la précarité étudiante son principal combat. L'auditoire a rencontré l'un de ses membres.

Pouvez-vous décrire l'activité du syndicat SUD Étudiant-e-s et Précaire-s (SUD-EP)?

SUD Étudiant-e-s et Précaire-s (SUD-EP) est un syndicat qui existe depuis plus de dix ans. Nous faisons partie de la fédération syndicale SUD du public et parapublic, et sommes un groupe qui vise à représenter les étudiant-e-s précaires. Comme il y a une incompréhension sur le terme étudiant-e, nous préférons parler de personnes en formation, terme qui regroupe des personnes en apprentissage et en hautes écoles. Il existe une diversité de profils, comme les stagiaires, dont on parle très peu. On essaie de parler de l'ensemble des problématiques que les personnes en formation peuvent rencontrer comme la précarité, mais pas uniquement, cela peut être aussi des questions autour du harcèlement par exemple.

Quels sont les services proposés par votre syndicat?

On souhaite justement sortir de cette logique du service en mettant en place une logique d'entraide en collaborant avec les personnes qu'on rencontre. SUD-EP est principalement composé par des gens qui sont concerné-e-s eux-mêmes par cette problématique de précarité. Des gens nous contactent par rapport à divers problèmes qu'ils-elles rencontrent sur leur lieu de travail et on regarde où il pourrait avoir des ressources externes à mobiliser. On renvoie également les personnes vers d'autres organes comme la FAE (Fédération des Associations d'étudiant-x-e-s) pour l'Université de Lausanne. On comble aussi les manquements. Suivant le lieu de formation, il n'y a pas toujours une association organisée sur place qui peut aider à établir des recours. Sinon, on essaie vraiment de mener des luttes collectives, de ne pas faire



uniquement de luttes individuelles. On en fait bien évidemment, et ce, avant même qu'une personne soit syndiquée chez nous. Notre politique est la suivante: même si tu n'es pas syndiqué-e chez nous et que tu ne paies pas des cotisations, si tu viens vers nous, on t'aidera dans un premier temps puis on te proposera d'être syndiqué-e.

Si tu viens vers nous, on t'aidera d'abord puis on te proposera d'être syndiqué-e

C'est ce qui nous différencie des syndicats de services.

Quel est le profil d'un-e étudiant-e précaire?

Notre analyse montre que le terme étudiant-e précaire rassemble une population particulière qui est difficile à saisir. On a souvent l'idée qu'il s'agit uniquement de jeunes alors que cela peut toucher des personnes plus âgées, qui ont des familles à charge et qui sont en formation. Il y a aussi les personnes en situation de migration. Elles

n'arrivent pas à faire valoir leurs diplômes ou ces derniers sont partiellement valides. Ces personnes doivent relégitimer leur place en Suisse en reprenant une formation, même tardivement.

Quelles sont vos revendications principales en lien avec la précarité étudiante?

SUD-EP s'est d'abord constitué autour de la question des bourses. Aujourd'hui encore, on est membre actif avec l'État de Vaud, la FAE et le CSP (Conseil scientifique et pédagogique) de ce qu'on appelle Plateforme bourses. Depuis une année et demi, le cœur de notre travail et de nos revendications se concentre autour de la recrudescence de la précarité causée par le Covid-19 et l'inflation. Depuis le début de l'inflation dans le canton de Vaud, nous nous sommes joint-e-s à la grosse mobilisation des syndicats, et avons formé une intersyndicale avec le Syndicat des secteurs public et parapublic (SSP) et la Fédération des Sociétés de Fonctionnaires et du Parapublic Vaudois (FSF). Ensemble, nous nous mobilisons pour l'indexation des salaires du public et parapublic. Cela nous concerne aussi, car certain-e-s stagiaires et apprenti-e-s

dépendent de cette indexation. À côté de cela, il y a tout un package de prestations sociales comme les bourses ou les revenus de l'assurance invalidité que l'on essaie de simplifier sous l'appellation de salaire socialisé, car c'est la collectivité qui paie pour le bien commun. Ce salaire permet à certain-e-s étudiant-e-s de se former. Nous souhaitons le valoriser, car selon nous, étudier est un travail exigeant. C'est pourquoi nous revendiquons le statut de travailleur-euse-s en formation pour les étudiant-e-s et personnes en formation. Ce que l'on essaie d'amener au sein de ce mouvement intersyndical, c'est d'avoir l'indexation ou la revalorisation de tous ces pans du salaire socialisé.

Étudier est un travail exigeant

Comment la précarité étudiante a-t-elle des répercussions sur l'accès au logement des étudiant-e-s?

C'est une question centrale. Le montant n'est pas le seul problème, le fait d'avoir un-e garant-e légitime en est un aussi. En effet, si on veut avoir un logement dans une gérance normale même si on a les moyens de payer un logement peu cher, personne ne nous prend si on n'a pas un-e garant-e ou des parents un peu aisé-e-s. On est forcé-e de se tourner vers la colocation, ce qui est instable et précaire. La précarité génère de l'instabilité. On a pas mal d'étudiant-e-s qui se tournent vers des modes de vie alternatifs comme la vie en squat. Un-e des membres de notre syndicat arrive à avoir un logement à 130 francs par mois grâce à une association de logements lausannoise. Mais il n'a le droit à aucune aide, car il est en situation de migration et vit avec 700 francs par mois. Donc il mange un

repas par jour et vit dans un squat. Ce genre de personnes passe sous les radars. Ils-elles n'ont pas le droit d'être entendu.e.s et sont invisibilisé.e.s.

L'invisibilisation caractérise-t-elle alors la précarité?

C'est un tout. Ce qui caractérise la précarité c'est l'instabilité, la mise en danger qui peut se répercuter sur l'aspect psychologique. On a de la peine à se concentrer aux études, on ne sait pas si demain le logement va tenir, si on va recevoir nos sous à temps ou si une procédure va aboutir parce qu'on attend nos bourses depuis 6 mois. C'est un tout instable et dangereux qui touche plein de dimensions de notre existence.

La précarité étudiante a-t-elle un impact sur leur accès à la nourriture sur le campus de l'Université de Lausanne?

Oui, énormément. Dans nos revendications au sein de la campagne *On a les Crocs*, il y a cette question de l'internalisation: on veut que la restauration soit un service public. On a le droit de se restaurer sur notre lieu de formation à un tarif qui est accessible pour tou.te.s. La nourriture est difficile d'accès sur le campus pour de nombreuses personnes, notamment celles en situation de migration.

La précarité est un tout instable qui touche plein de dimensions de notre existence

De nombreux étudiant.e.s ne mangent jamais sur le campus ou mangent qu'une ou deux fois par jour en collectant les invendus. Nous avons organisé plusieurs bouffes populaires à prix libre, pour thématiser la question au sein d'*On a les Crocs*. Toutefois, le but n'est pas de se substituer au service que nous doit l'administration de l'Université.

Les possibilités de se mobiliser en faisant grève ne sont-elles pas relativement limitées dans le cas des étudiant.e.s, stagiaires ou apprenti.e.s?

Aujourd'hui, selon moi, les stagiaires et apprenti.e.s ne sont pas suffisamment organisés.e.s, soit en étant agrégé.e.s aux travailleur.euse.s, soit entre elles-eux pour avoir une capacité de grève ou d'action. Mais dans l'absolu, la grève est possible,

particulièrement celle des stagiaires et des apprenti.e.s. La grève étudiante, quant à elle, passe souvent par le blocage. Un exemple qui nous a beaucoup marqué.e.s, c'est celui de Genève. À l'initiative du CUAE (Conférence Universitaire des Associations d'Étudiant.e.x.s), l'équivalent de la FAE à Genève, et d'un comité étudiant, ils-elles ont occupé pendant plus de deux semaines la cafétéria de l'Université. Cette mobilisation a fait perdre de l'argent à l'entreprise qui gérait la cafétéria, celle-ci a alors été obligée de céder aux revendications des étudiant.e.s. Il y avait donc un levier économique sur lequel appuyer. Avec cette mobi-



lisation, on a compris que les étudiant.e.s romand.e.s étaient capables de se mobiliser par dizaines et obtenir ce pour quoi ils-elles luttent.

En février 2023, vous avez écrit une lettre au Conseil d'État vaudois par rapport à l'indexation des salaires des apprenti.e.s et stagiaires à 5%, avez-vous eu une réponse? A-t-elle été à la hauteur de vos revendications?

On nous a répondu qu'il y a eu une revalorisation par rapport à l'année dernière, mais pas une indexation totale sur l'augmentation du coût de la vie. Entre l'année dernière et cette année, l'indexation a donc été augmentée de 1.6% à 2.5%. L'État de Vaud nous a dit qu'on devait s'estimer satisfait.e.s de cette revalorisation à 2.5% du salaire socialisé. Nous estimons cela insuffisant, car cette revalorisation ne correspond pas à une indexation pleine. Nos salaires socialisés ont augmenté de 2.5%, le coût de la vie au minimum de 5%: nous perdons donc 2.5% de pouvoir d'achat! Nous avons besoin

d'une pleine indexation: l'inflation nous touche particulièrement. Elle atteint en effet davantage les biens de première nécessité et ces derniers prennent beaucoup de place dans la part des budgets des plus petits comme ceux des étudiant.e.s. Par rapport aux bourses, leurs barèmes sont calculés sur le minimum vital. Notre calcul est simple: avec l'inflation et sans pleine indexation, on tombe en dessous du minimum vital.

La lutte pour la pleine indexation des salaires a-t-elle renforcé votre activité?

On a vécu une année très intense et

un peu fatigante sous certains aspects, mais cela nous a clairement donné beaucoup de force. On a eu pas mal de nouveaux-elles et on a un taux de syndicalisation important. En plus des manifestations, on a également touché à un panel plus large en collaborant avec les jeunes POP (Parti ouvrier et populaire) et un plus récemment avec certain.e.s jeunes de solidaritéS avec qui on réfléchit aussi sur des questions de jeunesse et de formation. Cela a renforcé nos groupes, oui.

Les grèves et manifestations ont-elles repris depuis la rentrée de septembre 2023?

Oui, on a participé à une manifestation à Berne en septembre dernier aux côtés de la *Freie Arbeiter_innen Union* (FAU), un syndicat suisse-allemand qui est présent dans plusieurs villes dont Berne. On essaie de faire revivre cette alliance des syndicats de base, Syndibasa, une plateforme de plusieurs gros syndicats qui font alliance à l'échelle nationale. Prochainement, on organise un rassemblement devant le Grand Conseil

vaudois à Lausanne. Cela sera suivi d'une assemblée générale avec l'ensemble des syndicats sur la question de l'indexation. On incite vraiment les personnes en formation à s'investir dans cette intersyndicale dont les assemblées générales sont le cœur. Montrer une présence des étudiant.e.s dans les assemblées générales des syndicats légitime véritablement notre place dans ces manifestations plus globales.

Enfin, y a-t-il un point sur lequel vous souhaiteriez insister?

J'aimerais insister sur le fait qu'il y a des personnes qui ne sont pas visibles, particulièrement celles en situation de migration. Ce sont des personnes qui ne peuvent pas revendiquer des aides sinon ils-elles risquent de se faire renvoyer. À l'opposé du spectre, il y a une très grande partie des étudiant.e.s en situation de précarité dont les parents sont issu.e.s de classes moyennes inférieures ou aisées, mais c'est compliqué pour les parents de donner ou ils-elles refusent. Cela peut être pour plein de raisons, par exemple des conflits avec les parents ou le fait qu'un parent impose une formation plutôt qu'une autre. De fait, les étudiant.e.s n'ont rien et ils-elles se retrouvent dans des situations compliquées. Cette population-là n'a pas le droit aux bourses ni aux aides. Donc, il faut prendre en compte qu'il y a un spectre de la précarité avec un extrême et un autre.

Il y a un spectre de la précarité avec un extrême et un autre

Il faut ouvrir les catégories d'accès à ces bourses pour les personnes qui aujourd'hui n'en ont pas le droit du tout ou pas suffisamment. Cela pose également une question très importante qui est celle de l'autonomie. Si un.e étudiant.e n'est pas aidé.e par sa famille, car il-elle est en conflit direct avec elle par rapport à sa sexualité, son identité de genre, la question du salaire, des bourses et même du choix de la formation, le fait d'étudier l'oblige à vivre dans la précarité pour conquérir son autonomie et sa liberté. Or nous, au SUD-EP, on pense que tout le monde a le droit d'étudier ce qu'il veut de manière indépendante. •

Propos recueillis par Camille Marteil

À la recherche du toit perdu

LOGEMENT • Comment se loger quand on est étudiant-e? Vous étiez encore nombreux-ses à chercher une réponse à cette question à la rentrée. Car crise du logement oblige, les chambres se font rares. Pourtant les différentes associations et fondations du campus rivalisent d'ingéniosité pour trouver de nouveaux lits.

En juin, l'Unil et l'EPFL lançaient une campagne afin de trouver 600 chambres supplémentaires pour la rentrée universitaire. Leurs efforts ont payé et cela leur a permis de trouver de nombreux lits. Mais malgré cela, les logements manquent toujours pour accueillir les étudiant-e-s qui sont chaque année plus nombreux-ses. Les différentes associations et fondations qui travaillent avec les deux campus ne manquent pas d'idées pour trouver de nouveaux lits. La FMEL (Fondation Maisons pour Étudiants), qui gère notamment les logements du Vortex, est l'une des plus grosses structures d'accueil d'étudiant-e-s en Suisse. Elle a actuellement une capacité d'accueil de plus de 4000 lits, mais cela ne suffit pas à répondre à la demande. Le prochain projet de la fondation à 75 millions de francs: la construction de 776 lits sur le Campus santé, prévu pour 2026 à Chavannes-près-Renens et qui accueillera notamment la HESAV (Haute École de Santé Vaud). «Mais la fondation reste constamment à l'affût de chambres à proposer à ses étudiant-e-s», assure son directeur Yves Ferrari.

Pire que la file d'attente du Paléo

Pour trouver une chambre auprès de la FMEL «c'est comme pour Paléo, première arrivée, première servie» explique Yves Ferrari. La plateforme de la fondation met en ligne chaque deux semaines de nouvelles chambres à disposition. Pour environ 7 à 10 chambres, ce sont environ 1500 connexions. La patience est donc de mise, mais une fois le Saint-Graal obtenu, et à condition d'avoir les finances permettant de payer le loyer mensuel d'environ CHF 710.-, vous êtes entre de bonnes mains. Car être logé-e par la FMEL, c'est bénéficier de conditions idéales: des délais de résiliation de deux mois, pas de garant-e demandé-e et tout est inclus dans le loyer: wifi, assurances et électricité notamment. Les conditions sont très similaires auprès de la FSLE (Fondation Solidarité Logement pour les Étudiant-e-s). Ce sont des chambres «clés en main» avec des loyers variant de 590 francs à environ 800 francs. Son directeur, Eran



Shoshani, estime que la situation du logement à Lausanne est dramatique. Sa fondation refuse un-e étudiant-e sur dix. La période estivale est la plus critique, car il reçoit de nombreux appels de parents désœuvré-e-s. L'EPFL et l'ECAL (École Cantonale d'Art) ont signé un partenariat avec la FSLE afin de garantir un certain nombre de chambres pour leurs étudiant-e-s. À ce jour, l'Unil n'a toujours pas signé de partenariat de ce genre.

Les coopératives à la rescousse?

Eran Shoshani explique que les coopératives sont désormais des partenaires de choix. Leur concept étant d'avoir de la mixité dans leurs immeubles et de favoriser des logements à de meilleurs prix, elles se montrent favorables à l'accueil d'étudiant-e-s.

Les logements étudiants manquent

Le futur écoquartier lausannois des Plaines-du-Loup accueillera d'ici

2034 des logements étudiant-e-s. Les régions privées, quant à elles, se montrent moins accueillantes et flexibles. Le directeur de la FSLE déplore qu'elles continuent de percevoir les étudiant-e-s comme des fêtard-e-s invétéré-e-s. Sans citer lesquelles, il regrette aussi que certaines communes refusent purement et simplement d'accueillir des résidences d'étudiant-e-s à cause du manque à gagner fiscal.

Envisager la coloc' avec un senior

À Genève, une solution originale a été trouvée pour pallier cette pénurie de logements étudiants. Le programme 1h/m2 crée des tandems entre des étudiant-e-s et des seniors. Les personnes âgées offrent une chambre contre une participation de 100 à 150 francs pour les charges et entre 3 et 5 heures de coups de main par semaine. Cette année, 60 étudiant-e-s ont été logé-e-s, mais une dizaine d'entre eux-elles restent sur liste d'attente. Sabine Estier Thévenoz, chargée de projet chez 1h/m2, se félicite de cette formule: «cela crée de la solidarité entre les générations et permet à la fois de trouver des logements étudiants et de lutter, voire prévenir l'isolement social».

Farah l'a testé pour vous

Farah, étudiante à l'Unige en faculté de droit, a pu expérimenter la colocation avec une retraitée de 65 ans. Grâce à une annonce affichée à l'Uni Mail, elle a emménagé avec Jeannine*. Du fait de leur nature sociale, les deux femmes ont rapidement trouvé leur rythme. Cette expérience a sensibilisé Farah à la solitude des seniors: «je me suis rendue compte à quel point les personnes âgées pouvaient se sentir seules une fois que leurs enfants ne vivent plus avec eux-elles, ça lui faisait vraiment du bien d'avoir une jeune avec elle». Aujourd'hui, Farah vit en colocation avec sa meilleure amie. Mais elle garde contact avec Jeannine*, avec qui elle a développé une relation qu'elle qualifie d'exceptionnelle et rare. Pour trouver un logement, il faut donc prendre son mal en patience et l'anticipation est de mise. Un conseil d'Eran Shoshani de la FSLE: anticiper son inscription, et ne pas hésiter à postuler dès avril si possible. •

Carlotta Maccarini
*nom d'emprunt

Vers un *burn-out* étudiantin?

SANTÉ • Les études sont un moment d'apprentissage, de rencontres, d'épanouissement, mais aussi une source de stress et d'angoisses. Une enquête réalisée par l'Union des étudiant-e-s de Suisse (UNES) en 2023 tire la sonnette d'alarme. Qu'en est-il de la santé mentale des étudiant-e-s en Suisse?

Le stress et la surcharge mentale sont la deuxième raison d'abandon des études en Suisse selon l'Office fédéral de la statistique (OFS). Une enquête de 2023 réalisée par l'Union des étudiant-e-s de Suisse (UNES) révèle un tableau alarmant sur l'état mental des étudiant-e-s. Le rapport avance qu'un quart des étudiant-e-s souffrent de dépressions modérées à sévères et que trois quarts d'entre eux se sentent anxieux. Davantage que le reste de la population, les étudiants souffrent d'une immense pression psychologique causée par l'épuisement, le stress lié aux études, la précarité financière et ont besoin d'un soutien et d'un accompagnement appropriés. C'est pourquoi l'UNES demande aux hautes écoles, aux cantons et à la

Confédération de prendre au sérieux la question de la santé mentale des étudiant-e-s et d'agir en conséquence.

Des solutions à envisager

Une telle demande témoigne qu'il persiste, en Suisse, un manque d'action vis-à-vis de la question de la santé mentale des étudiant-e-s. À l'Unil et à l'EPFL il existe des services qui visent à libérer la parole, informer, soutenir et améliorer le bien-être des étudiant-e-s. Or, l'UNES relève que de nombreux étudiant-e-s ne sont pas au courant que de tels services existent dans leur université. Ce qui ne fait qu'alimenter la conviction que la santé mentale est un sujet tabou dans le milieu académique. Il est donc important de rappeler qu'il n'y a pas à avoir honte à se sentir



@WebStockreview

aideraient à mieux concilier vie privée et études, mais aussi de réévaluer la charge de travail, facteur majeur de stress, et de promouvoir davantage les services offerts dans les universités et hautes écoles. De plus, les aides financières accordées aux étudiant-e-s devraient aussi être réévaluées. Le coût élevé de la santé empêche un accès juste à la santé et la difficulté à régler les factures cause du stress à beaucoup. Ces dispositions aideraient les étudiant-e-s à maintenir une bonne santé mentale et vivre leurs études comme un temps de découverte et d'épanouissement. •

Mariana Gomes

surmené-e pendant les études, et qu'il est important de demander de l'aide. Les solutions possibles seraient de mettre en place, avec les étudiant-e-s, des mesures qui les

Vivre dignement de son travail

POLITIQUE • Deux initiatives visant à établir un salaire minimum de 23 francs brut ont abouti dans le canton de Vaud. Si l'ensemble des partis de gauche, des syndicats et des associations soutiennent cet outil contre la précarité, la campagne s'annonce agitée.

Les Vaudois-e-s se prononceront, dans les deux années à venir, sur l'instauration – ou non – d'un salaire minimum, déjà mis en place dans cinq autres cantons suisses. Pour Gabriella Lima, doctorante en histoire à l'Institut d'études politiques de l'Université de Lausanne, co-présidente du comité militant et engagée dans le mouvement SolidaritéS, il s'agit d'«un outil pour lutter contre la précarité, pour sortir les gens de l'aide sociale et pour faire un pas concret en direction de l'égalité».

Les défis de la campagne électorale seront nombreux

Les deux initiatives – l'une législative, l'autre constitutionnelle – visent à fixer un montant de rémunération de 23 francs brut de l'heure. Lancées le 12 mai 2023, elles ont obtenu «près de 40'000 signatures à eux deux, soit plus de

19'000 pour chacune d'entre elles» en trois mois, le témoignage d'un fort soutien populaire, détaille Gabriella Lima. Selon elle, «les gens reconnaissent l'urgence de défendre le pouvoir d'achat».

Pour les femmes et les migrant-e-s

Le comité d'initiative est composé, en outre, de tous les partis de gauche et de plusieurs syndicats et associations. «C'est un front assez uni», considère Angela Zimmerman, co-présidente des Jeunes Vert-e-x-s Vaud. Mais les défis de la campagne électorale seront nombreux. Selon la biologiste de formation, il y aura «un vote féminin à aller chercher». De son côté, Gabriella Lima précise que «deux tiers de femmes sont concernées par les bas salaires, essentiellement les personnes migrantes, aussi. Ce n'est une surprise pour personne». Le but sera donc de faire campagne avec elles, sur le terrain, pour améliorer les conditions d'emploi – notamment dans l'économie domestique, l'hôtellerie-restauration ou encore la coiffure – et

«la vie d'environ 10% de la population vaudoise», d'après une estimation d'Angela Zimmerman.

Les étudiant-e-s aussi concerné-e-s

Travailler 45,5 heures par semaine, payé-e au salaire minimum, permet de gagner 4188 francs par mois. Recevoir moins que ce montant, «ce sont des situations précaires à 100%», détaille la Jeune Verte. En ce qui concerne les étudiant-e-s majeur-e-s, ceux-celles-ci percevraient aussi cette rémunération de 23 francs de l'heure. Finies, les annonces – notamment dans le domaine du baby-sitting – proposant des emplois à 16 francs de l'heure.

Assurer un minimum vital

Le comité d'initiative devra aussi contrer des avis divergents sur l'instauration d'un salaire minimum. Il s'agit, selon Pauline Blanc, présidente des Jeunes PLR vaudois-e-s, d'un «grand danger

pour l'économie, même si le but est tout à fait louable». Cette initiative «ne viendrait pas en aide» aux plus précarisé-e-s, au contraire, estime l'étudiante en droit, car ils-elles verraient leur taux d'activité réduit ou ne seraient pas engagé-e-s à temps plein. Les mesures doivent être ciblées, afin d'éviter un effet «arrosoir». Angela Zimmerman considère, de son côté, qu'une intervention de l'État ne serait pas nécessaire si chacun-e pouvait vivre correctement de son salaire. De plus, «la plupart des domaines paient au-delà du salaire minimum», étaye la Jeune Verte. Gabriella Lima appuie ce propos en précisant que les 23 francs de l'heure ont été calculés «sur les standards de l'aide sociale» pour assurer un minimum vital. Il encouragerait aussi des travailleur-euse-s à pratiquer à nouveau leur métier, notamment dans les soins. «C'est une question de dignité», estime l'historienne. •

Mérande Gutfreund

On a les crocs: le point

ETHIQUE • Un an après le début de la campagne *On a les crocs*, Lina Bentires-Alj, co-présidente d'Unipoly et membre du comité d'*On a les crocs* revient sur le processus qui s'est mis en place et les perspectives du mouvement.

Peux-tu nous expliquer comment la campagne *On a les crocs* s'est lancée?

La campagne *On a les crocs* s'est lancée il y a un an lorsque plein d'associations ont fait le constat assez clair que la précarité étudiante est très présente mais invisibilisée à l'université. Après une première assemblée générale, le comité unitaire de la campagne s'est formé, composé des syndicats étudiants Sud-EP et du SSP-Vaud ainsi que des associations NoCap, l'association des Juristes engagé-e-x-s et Unipoly. On est également soutenu par l'association du corps intermédiaire (ACIDUL), l'association Clash, la Grève Féministe Unil et Planqueer.

Quelles sont les revendications du mouvement?

Le mouvement s'est donné 4 revendications: des repas à 3 francs, l'internalisation des cafétérias, 80% de nourriture végétarienne et une pause à midi pour tous-x-te-s.

La précarité étudiante est très présente mais invisibilisée à l'université

Les raisons derrière chaque revendication sont détaillées dans notre cahier que vous pouvez retrouver sur le site du syndicat étudiant Sud-EP.

Quel a été le processus jusqu'à maintenant?

Le comité a commencé par l'élaboration de revendications qui expliquent en détail les raisons derrière chaque demande. On a également fait tourner ces revendications sous la forme d'une pétition qui a déjà récolté plus de 1000 signatures et qui continue de grandir. On l'a envoyé à la direction de l'Unil début octobre. On a aussi réussi à faire accepter ces revendications en entier par l'Assemblée de la transition. Cette dernière a été lancée par le rectorat de l'Unil et créée par tirage au sort de 60 membres au sein des corps intermédiaires, professoraux,



© Anabelle Alma

estudiantins, administratifs et techniques. Elle a eu pour rôle d'étudier différentes problématiques concernant la transition écologique et sociale sur le campus à l'aide de scientifiques et acteur-ice-s du terrain et de fournir un rapport consultatif qui offre des pistes d'action concrètes à la direction pour alimenter son plan de transition. Ce rapport a été rendu en septembre 2023.

Est-ce que cela veut dire que les revendications vont être mises en place?

Lors de la soirée de remise du rapport de l'Assemblée de la transition, le vice-recteur pour la transition écologique, Benoît Frund, a annoncé que l'Unil allait faire de son mieux, mais que l'institution allait être confrontée à des contraintes politiques et budgétaires. Néanmoins, avec le comité, on est certain-x-e-s que la direction pourrait mettre en place cette année une partie des revendications liées à la restauration sur le campus, connaissant l'urgence sociale et environnementale.

On demande des repas à 3 francs

En effet, même si le rapport est positif dans ses conclusions liées à nos revendications, on craint que la direction ne prenne pas les décisions nécessaires. En France, on a pu voir

ce que le gouvernement d'Emmanuel Macron a fait des résultats de l'Assemblée citoyenne pour le climat. On a peur que des pressions politiques externes viennent freiner le processus. La précarité étudiante est une réalité pour beaucoup trop de personnes et les repas doivent rapidement baisser en prix pour garantir des plats sains et accessibles à tous-x-te-s. De plus, une partie des cafétérias de l'Unil est tenue par SV restaurant, une entreprise avec laquelle l'Unige a négocié des repas à 5.- et l'UZH des repas à environ 6.-. C'est donc possible de mettre en place des repas moins chers si la volonté y est.

Qu'est-ce qu'on peut attendre pour la suite?

L'idée dans le comité à l'heure actuelle est de mobiliser plus de personnes motivées et de voir ce qu'on peut faire cette année. On va relancer des actions de sensibilisation à la précarité étudiante et des repas solidaires, tout dépendra des forces présentes et des personnes qu'on arrive à mobiliser.

Notre pétition a déjà récolté plus de 1000 signatures

Si'il y a des lecteur-x-ice-s qui aimeraient lutter avec nous pour obtenir des repas de meilleure qualité pour un prix raisonnable, je les invite à nous rejoindre! On a organisé aussi un concert avec Zelig le 26 octobre pour sensibiliser les étudiant-x-e-s au sujet et faire parler de la campagne. Il-elle-s peuvent également suivre notre actualité via la page Instagram du mouvement. •

Propos recueillis par Clément Bindschaedler

Pour plus d'infos:

Sur internet:

<https://www.sud-ep.ch/>

[on-a-les-crocs/](#)

Sur instagram:

[@on_a_les_crocs!](#)

Chronique d'opinion

+9,9%

L'inflation galopante nous mène-t-elle droit dans le mur?

+9,9%, c'est le pourcentage de la hausse moyenne des primes d'assurance-maladie pour l'année 2024. Avec une hausse quasi constante ces dix dernières années, nous arrivons inéluctablement à la question: jusqu'à quand? En effet, à moins de faire partie d'une frange de la population bien minoritaire et surtout bien chanceuse, les effets de l'inflation n'ont pas manqué de se faire remarquer: hausse du prix du carburant, des denrées alimentaires et des factures en tous genres. En revanche, si l'on en croit l'Office fédéral de la statistique (OFS), l'indice suisse des salaires nominaux n'a augmenté en moyenne que de... 0.9% en 2022. Or, en 2022 toujours, l'inflation moyenne annuelle atteignait les 2.8%, si bien qu'en réalité, le pouvoir d'achat des salaires a baissé de 1.9%, toujours selon l'OFS. Ces quelques pourcentages illustrent bien le problème qui affecte étudiant-e-s, familles nombreuses, ménages à faibles revenus et classe moyenne: une hausse toujours constante des charges. Peu de solutions concrètes sont apportées par la classe politique et quoi qu'il en soit, les changements politiques qui sont amorcés sous la Coupole sont inéluctablement lents à se concrétiser, eu égard au système législatif suisse, qui n'est pas connu pour sa rapidité. Pour les plus nécessiteux-ses, il ne reste que les aides d'urgences vers lesquelles se tourner: épiceries solidaires, plans de paiement, subsides... ce qui engendre également une explosion des demandes d'aide. Un exemple: l'Office vaudois de l'assurance-maladie est actuellement dépassé par le volume de demandes de subsides et enregistre d'importants retards dans le traitement des demandes. Face à ces mauvaises nouvelles qui s'enchaînent, il devient urgent de traiter le problème à la racine en repensant le système dans sa globalité... faute de quoi nous irons droit dans le mur. •

Marine Fankhauser

Étudiant·e·s sans le sou

FORMATION • Avec un budget mensuel moyen de CHF 1'950.- et un temps très restreint pour exercer une activité rémunérée, un nombre important d'étudiant·e·s se voit contraint de demander une bourse d'études. Or, le système suisse d'aides à la formation reste fortement inégalitaire selon le canton.

La formation tertiaire constitue l'une des clés du progrès économique et social d'une nation, et dans ce domaine-là, la Suisse n'a rien à envier à ses voisins. À une seule exception près: l'attribution des bourses d'études. En effet, le fédéralisme helvétique, bien qu'il accorde un nombre important d'avantages, complexifie certaines structures étatiques; et l'éducation étant principalement sous responsabilité cantonale, des inégalités considérables persistent.

Disparités entre les cantons

En 2013, 22 des 26 cantons suisses ont ratifié le concordat intercantonal sur les bourses d'études, permettant aux signataires de s'entendre sur les sommes allouées ou les normes minimales concernant l'octroi de bourses.

Malgré cet accord, les différences entre les régions restent importantes: le montant accordé peut aller de CHF 13'000.- par an dans le canton de Schwyz, jusqu'à CHF 16'000.- à Genève.

La Suisse se trouve loin derrière toutes ces avancées sociales

Même cas de figure pour la durée de traitement des demandes, qui peut grimper jusqu'à 90 jours dans le canton de Vaud, mais qui est nettement plus rapide ailleurs.

Dernière de la classe

En comparaison aux autres pays de



l'Union européenne, la Suisse fait pâle figure: elle est avant-dernière au nombre d'étudiant·e·s qui bénéficient d'une bourse d'études et le montant alloué est également inférieur proportionnellement au revenu. À titre de comparaison, des pays comme l'Allemagne ou le Danemark ont un système de bourses d'études significativement plus développé. Dans le premier, les aides à la formation relèvent des autorités nationales et le

lieu de résidence de l'étudiant·e ne joue aucun rôle. Dans le second, les étudiant·e·s reçoivent des aides financières indépendamment de leur origine socio-économique, et ce, sans même avoir besoin de réitérer la demande chaque semestre. La Suisse, elle, se trouve loin derrière toutes ces avancées sociales. En 2015, une initiative lancée par l'UNES (Union des étudiant·e·s de Suisse) ayant pour objectif d'harmoniser le système avait été refusée par les citoyen·ne·s. Pourtant, nombreuses de leurs revendications auraient permis de pallier les inégalités qui subsistent encore à l'obtention d'un diplôme universitaire. •

Arno Zahn

Étudier avec peu: témoignage

TEMOIGNAGE • Antoine* est étudiant à l'Université de Lausanne. Son permis de séjour l'empêche de bénéficier d'une bourse et de travailler plus de quinze heures par semaine. Il se débrouille pour vivre avec un petit salaire.

«Je suis étudiant en Master à l'Unil. J'ai fait un Bachelor dans mon pays d'origine, puis j'ai repris mes études lorsque je suis arrivé en Suisse. À côté de mes études, je gagne 700 à 800 francs par mois grâce à des petits boulots. C'est avec ça que je vis. Pendant le COVID-19, j'ai aussi reçu des aides pour étudier pendant quatre mois: cela m'a alors beaucoup aidé. À mon arrivée en Suisse, j'ai logé pendant un an chez une compatriote, puis, grâce à un ami, j'ai trouvé un logement auprès de l'ALJF (Association pour les logements des jeunes en formation). Leurs chambres sont les moins chères du canton de Vaud: je paie un loyer de 130 francs par mois. Je le finance en faisant des heures supplémentaires durant les vacances académiques. De cette manière, j'arrive à m'en sortir. En ce qui concerne la nourriture, comme toujours quand on a peu de moyens, on fait avec ce qu'on a. Je suis père de deux enfants, ils habitent dans mon

pays d'origine. Je dois penser à eux aussi et leur envoyer de l'argent. J'essaie de vivre le mieux possible, en me serrant la ceinture au maximum.

Les gens comme moi passent inaperçus

Parfois, il m'arrive de ne manger qu'une seule fois dans la journée. Dans ce genre de moment, je vais de l'avant en pensant qu'au fur et à mesure, la faim passera et les jours meilleurs arriveront. Tout ce qui a un début a une fin et j'espère vivement que les choses vont s'améliorer. C'est une question de temps. Par rapport à mes moyens, les restaurants universitaires sont trop chers. Je ne me vois pas dépenser 10 francs pour un plat: j'ai calculé qu'avec la même somme, je pouvais m'acheter des choux pour deux ou trois jours. Je ne suis pas le

seul dans cette situation, mais les gens comme moi passent inaperçus. Ce sont pourtant des situations réelles et nous en souffrons, même si nous les traversons en silence. Heureusement, certaines personnes nous offrent de l'aide. Durant le dernier semestre, j'avais accumulé les arriérés de 650 francs de logement parce que mon fils aîné devait suivre une lourde intervention chirurgicale à sa hanche qui le handicapait, il fallait donc se sacrifier. C'était compliqué pour moi et j'avais même manifesté des signes de dépression au point où mon médecin de famille a sollicité une assistante sociale qui m'est venue en aide. Je reçois 400 francs d'aide d'août à février. Je continue d'avancer!» •

Propos recueillis par Hadrien Burnand
*nom d'emprunt

Étudiant·e·s étranger·ère·s

Les étranger·ère·s qui viennent étudier en Suisse sont titulaires d'un permis de séjour spécifique nommé «permis B formation». Ce permis empêche de bénéficier de bourses d'étude. Le travail rémunéré est également soumis à des restrictions. Il est interdit de travailler plus de 15h/semaine, sauf durant les vacances universitaires, et les étudiant·e·s extraeuropéens (non UE/AELE) n'ont pas le droit de travailler pendant leurs six premiers mois d'études. Ils-elles peuvent bénéficier d'aides financières ponctuelles de leur université. A l'Unil, le SASME (Service des affaires sociales et de la mobilité étudiante) peut aider les étudiant·e·s qui rencontrent une difficulté ponctuelle à régler des frais médicaux d'urgence ou des arriérés de loyer. •

Hadrien Burnand

Rassembler grâce à la course

SPORT • La Vortex Race, qui s'est tenue le 19 octobre dernier sur le campus de l'Université de Lausanne, a compté mille participant-e-s lors de cette troisième édition. Dans une ambiance survoltée, des coureur-euse-s ont affronté la rampe du bâtiment circulaire, et ce pour la bonne cause. Retour sur l'événement, organisé par un comité plus que motivé.

De la découverte, du plaisir ou encore de la performance... La diversité des profils inscrits à la troisième édition de la Vortex Race ne manquait pas. Les coureur-euse-s pouvaient choisir de participer au parcours «Campus», de sept kilomètres, ou uniquement à la montée de la rampe, la version «Classique», de près de trois kilomètres. A faire seul-e ou en équipe, la Vortex Race se veut la plus inclusive possible. Le but est en effet de rassembler des «passionné-e-s et athlètes, mais également des amateur-ice-s d'événements sympas sur le campus», précise Valentine Rui, trésorière et membre du comité d'organisation de la course. À en croire les

personnes croisées tout au long de la soirée par *L'auditoire*, le pari est réussi. «Ce qui est positif, c'est l'effervescence collective», déclare Joaquin Mariné Piñero, étudiant en lettres et coureur du trois kilomètres en équipe. «Il n'y a pas d'injonction à la performance», souligne-t-il.

«Ce qui est positif, c'est l'effervescence collective»

Sa collègue à la Fédération des associations d'étudiant-e-x-s (FAE), Ambre Ferrari, surenchérit: «Pour ma part, la dernière fois que j'ai couru, c'était à la Vortex Race l'année passée. C'était quand même un plaisir». Du côté de la deuxième marche du podium, Chloé Vaucher est arrivée au sommet du bâtiment en 9 minutes 46. Décrivant de bonnes jambes et sensations, cette course ne constituait pas «un objectif en soi» pour la pentathlète moderne. Mais elle a particulièrement apprécié le concept –«j'aime bien les tours, et là, il y en a plein!»–, tout comme l'émulation provenant du public. Ce dernier est partout: sur la terrasse surplombant le bâtiment, aux différents étages ou encore dans le village installé en bas, au centre du Vortex. En plus des encouragements des spectateur-ice-s au passage des coureur-euse-s, deux *speakers* motivaient les participant-e-s et commentaient l'événement. Bonne ambiance garantie.

Un cadre particulier

Le bâtiment du Vortex, d'un diamètre de 137 mètres, a été construit à l'occasion des Jeux olympiques de la Jeunesse (JOJ) organisés en 2020 à Lausanne. Les huit étages sont tous reliés par une rampe de 2,8 kilomètres, permettant ainsi à mille personnes de gravir l'édifice, qui abrite principalement des logements. C'est d'ailleurs ce cadre si particulier qui a fait germer l'idée de créer une course chez deux étudiants en sport à l'Unil, Paul Allender



et Robin Favre. Ce dernier précise à *L'auditoire* qu'«à la place d'en parler, on l'a fait», et «on est fier-ère-s de pouvoir proposer un événement qualitatif, en tant que jeunes étudiant-e-s un peu insouciant-e-s». Pour l'organisation d'une telle manifestation, il est nécessaire de s'entourer de collègues motivé-e-s et d'un chronométrateur. La recherche des sponsors – l'Unil, Retraites Populaires et la FMEL étant les principaux de ces trois premières éditions – est également indispensable.

Une course populaire, étudiante et abordable

Du côté des participations, le maximum n'a pas encore été atteint, estime Robin Favre. Bien que l'événement annuel se veuille accessible à tous et à toutes, cette course «populaire» reste «jeune et étudiante», axée sur un calendrier universitaire et planifiée un jeudi soir. Un souhait primordial était également que celle-ci soit abordable. Le comité désirait éviter tout «frein lors de l'inscription», car «le sport est un moyen puissant de rassembler les gens et de favoriser le partage». Le coût d'un dossard s'élevait ainsi de 10 à 14 francs.

L'espoir à travers le sport

Il était également naturel, pour les organisateur-ice-s, de soutenir une association grâce à une partie des bénéfices engendrés, et ce dès la deuxième édition, explique le co-fondateur. Valentine Rui précise que les organisations choisies ont toutes comme but de promouvoir le sport pour les personnes en situation de

handicap. La rampe du Vortex peut ainsi être montée en courant, en marchant ou en chaise roulante. «Tout le monde est le-la bienvenu-e», souligne Robin Favre. Après *Forza Giulia* l'année passée, l'association *Sport4Hope* était partenaire de cette édition 2023.

«Le sport est un moyen puissant pour rassembler les gens»

Yannick Tachet est atteint d'amyotrophie spinale, diagnostiquée lors de sa préadolescence. Les médecins lui avaient prédit de ne plus pouvoir marcher entre ses 15 et 20 ans. Pourtant, le 19 octobre 2023, le Nyonnais, qui a déjà fêté ses trente ans, a gravi le bâtiment du Vortex. Et il estime que le sport l'a sauvé. «Cela me donne la motivation de me lever le matin, et de bouger», considère l'entraîneur de football, qui a participé à un demi-Iron Man en 2021. Fortement médiatisé, notamment par la RTS, l'événement a institué une dynamique positive chez les sponsors et les donateur-ice-s. *Sport4Hope* est alors né afin de récolter des fonds pour la recherche médicale dans le domaine des maladies génétiques rares. L'objectif de cette association est de créer de l'espoir à travers la science, mais aussi grâce aux activités sportives. «Le sport doit être un lien social pour tout le monde», il doit «regrouper les gens», indique Yannick Tachet. «C'est 100% acquis à la Vortex Race», a-t-il souligné. Et le comité de la course ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. Une quatrième édition est d'ores et déjà prévue, et elle réserve de nombreuses surprises. •

Mérande Gutfreund

Plus d'infos:
www.vortexrace.ch
[@vortex.race](https://twitter.com/vortex.race)
www.sport4hope.ch
[@sport4hope.ch](https://twitter.com/sport4hope.ch)



Le *white saviorism*

HUMANITAIRE • Partir en voyage humanitaire semble avoir la cote. Les clichés de jeunes influenceur-euse-s parti-e-s en mission de volontariat envahissent les réseaux sociaux: une pratique parfois problématique et éthiquement sensible. Eclairage avec Nicolas Bancel, Professeur ordinaire à l'Université de Lausanne.



Un nombre d'Occidentaux-ales éprouvent le désir, bien que souvent teinté de bonne volonté, de partir secourir «le Sud». Du fait de sa position privilégiée, le-la *white savior* se sent investi-e d'une mission: sauver les populations des pays en voie de développement. Le *white saviorism* se traduit ainsi fréquemment par des missions de volontariat auprès de communautés marginalisées. Néanmoins, cette pulsion altruiste masque, dans certains cas, des motivations bien plus personnelles. Le-la *white savior* envisage l'impact de ses actions uniquement de son point de vue. Elles sont guidées par un besoin de reconnaissance et la volonté de se donner bonne conscience. Nicolas Bancel, spécialiste de l'histoire coloniale et postcoloniale, prône un revirement des perspectives. «On ne répond pas ici prioritairement à un besoin des populations locales, mais à un désir proprement occidental».

Le rôle des réseaux sociaux

À l'ère des réseaux sociaux, le phénomène s'est encore exacerbé: il faut montrer que l'on fait le bien! Les pays du Sud sont ainsi présentés comme le théâtre de pseudo-héros-ines. Pour le Professeur ordinaire de l'Unil, Nicolas Bancel, cette autoreprésentation de soi comme sauveur-euse résulte d'un double héritage.

Premièrement, l'ère coloniale, à travers un flot de représentations, a popularisé cette image du-de la héros-ine blanc-he partant civiliser l'Afrique.

Le travail humanitaire requiert des compétences spécifiques

La seconde représentation provient directement des missions humanitaires où, dès les années 60, dévouement, générosité et courage sont magnifiés. La frénésie actuelle de mise en scène de sa personne et de sa vie s'inscrit donc certainement dans cette configuration historique, souligne l'historien.

Un business rentable?

Ces dernières années, face à une demande grandissante, un véritable business de l'humanitaire se développe. Certains organismes tirent alors profit de cette croyance occidentale du-de la sauveur-euse en proposant des voyages humanitaires à plusieurs milliers de francs. Les volontaires, souvent motivé-e-s par ce que «l'expérience» peut leur apporter, cherchent à lier volontariat et vacances. Cette tendance est décriée par plusieurs ONG

professionnelles qui dénoncent cette marchandisation d'une partie du secteur humanitaire. Le travail requiert des compétences et ne peut être envisagé uniquement à des fins économiques. Nicolas Bancel relève, quant à lui, une double exploitation par certaines organisations, d'une part de la bonne volonté d'une partie des jeunes occidentaux-ales, et de l'autre des populations locales qu'ils instrumentalisent, sans que celles-ci, généralement, n'en tirent profit. Le phénomène du volontourisme a pris une ampleur considérable. Au Cambodge, un véritable business touristique s'est développé autour d'orphelinats, qui ont vu leur nombre tripler en trente ans dans le pays. Selon l'Unicef, le nombre d'orphelin-e-s est, quant à lui, passé de 7'000 à 47'000. Une augmentation surprenante qui suit le développement du volontourisme dans le pays. Des enquêtes ont ensuite révélé que plus de 80% des orphelin-e-s ne l'étaient pas vraiment et avaient été recruté-e-s par ces établissements. De plus, les orphelinats sont maintenus intentionnellement en mauvais état afin de continuer à attirer de jeunes volontaires et à faire tourner ce marché de la pitié. C'est pourquoi il est nécessaire que l'aide émane d'une demande précise de la population locale: le travail humanitaire doit être réalisé en collaboration avec elle. Un dialogue permanent doit être engagé avec les acteur-ice-s locaux-ales.

«On ne répond pas ici prioritairement à un besoin des populations locales»

Le volontariat ne doit pas être considéré comme «une manière de réinventer sa vie, de se réincarner en acteur positif, et pourquoi pas en sauveur-euse, avec pour décor les populations aidées», selon Nicolas Bancel. •

Matteo Crescenti

Chronique polémique

Célibat forcé

La règle du célibat des prêtres semble atteindre ses limites. Mais quelle est son origine?

En septembre dernier, l'Université de Zurich a publié une étude identifiant plus de mille cas d'abus sexuels dans l'Église catholique romaine depuis 1950. Le scandale est tel qu'il ravive une fois de plus la question du célibat des prêtres: bien que cette obligation ne justifie pas les agissements commis, elle reflète toutefois toute la morale problématique de l'Église à l'égard de la sexualité. Le deuxième concile du Latran est souvent retenu comme l'événement qui a formellement interdit le mariage des prêtres, en 1139, mais la pratique était déjà ancrée dans les mœurs. Plusieurs raisons le justifient alors, comme les problèmes de succession: l'Église craignait de se faire dépouiller par des fils de prêtres, héritiers de biens ecclésiastiques. D'un point de vue mystique, la quête d'une élévation spirituelle était principalement recherchée avec une émancipation des plaisirs charnels. Pour Jean-Blaise Fellay, père jésuite interrogé par *Le Temps* le 12 septembre 2023, l'enjeu est encore celui-là aujourd'hui. Pour lui, «le christianisme n'a jamais réussi à se débarrasser du manichéisme qui assimile le corps au mal. A contrario, plus on est spirituel et désincarné, plus on est saint». Dès lors, la sexualité, symbole du mal et de l'animalité, crée un malaise qui empêche toute discussion, éducation et prévention sur le sujet. Ce climat aboutit à des crimes sournois. D'ailleurs, ce tabou explique aussi pourquoi ces actes restent cachés; grand nombre d'archives ont en effet été détruites, rendant impossible l'exhaustivité de l'étude. Cette culture du secret contribue à ce que les abus se perpétuent. Aujourd'hui, l'Église catholique est appelée à revoir ses attentes quant à la figure du prêtre afin de les rendre plus humaines. L'idée d'un ecclésiastique marié ne semble en effet pas irréaliste, à en juger les pasteurs protestants, les rabbins ou encore les imams. •

Ludivine Moix

On se dit *tu* ou *vous*?

LANGAGE • Une question que tout-e francophone a déjà posé. Il existe un lien fort entre nos relations et nos choix de mots, comme dans le choix du *tu* ou du *vous* dans une discussion. Explorons les différents usages de ces pronoms, en français mais aussi en d'autres langues, comme le portugais.

Pourquoi utilise-t-on *tu* ou *vous*? Ces mots expriment différentes distances avec notre interlocuteur-ice, qu'elle soit affective, sociale (une hiérarchie professionnelle par exemple) ou une différence d'âge. Quand on choisit d'utiliser *vous*, on signifie à notre interlocuteur-ice qu'il existe une certaine distance entre nous. Le vouvoiement est souvent une marque de respect: on vouvoie des patron-ne-s, des inconnu-e-s, des personnes âgées. Mais dans certains contextes, cette marque de respect peut devenir un manque de respect: vouvoyer une personne un peu plus âgée que soi peut être compris comme une remarque implicite sur son âge. Dans des contextes informels où tout le monde se tutoie, comme une soirée, vouvoyer

quelqu'un serait une manière de l'exclure du groupe en la mettant à distance.

Le vouvoiement est une marque de respect

Bien que le vouvoiement soit généralement respectueux, dans ce cas, il ne serait probablement pas interprété comme tel.

Le *vous* intime

Mais le vouvoiement peut aussi être utilisé dans des situations de grande proximité affective, comme au sein d'un couple. Ici, le vouvoiement n'existe pas dans le but de créer une hiérarchie dans la relation, mais plutôt comme une manière de montrer

son respect pour l'autre. Il permet aussi de réfléchir à sa manière de s'adresser à l'autre: le vouvoiement étant souvent combiné avec d'autres formes de politesse, comme un registre de langue soutenu et une attention particulière au sens de nos paroles. Cette manière de s'adresser à un-e partenaire reflète une posture

tutoiement francophone à d'autres langues: par exemple l'anglais et son pronom unique *you*, ne permettant pas les mêmes nuances qu'en français. Le portugais européen paraît peut-être plus familier aux francophones: au Portugal, on utilise *tu* et *você* de manière assez similaire au français. Au Brésil cependant, le *tu* n'est presque pas utilisé, l'usage commun étant de vouvoyer tout le monde, y compris sa famille et ses proches. Le français aussi diffère selon les pays: le vouvoiement est plus généralisé en France qu'en Belgique et en Suisse, où le tutoiement est plus souvent utilisé dans l'espace public, par exemple pour s'adresser aux consommateur-ice-s dans la publicité. •



de respect plutôt que de distance.

Vouvoyer à l'international

On peut aussi comparer le

Eden Alves

Des victimes cachées du climat

INEGALITE • Le changement climatique, l'un des plus grands défis de notre époque, ne se limite pas à des conséquences environnementales. Il a également des répercussions sociales, économiques et humanitaires, y compris sur un aspect particulièrement alarmant: les mariages forcés.

Selon l'organisation *Girls Not Brides*, environ 15 millions de filles de moins de 18 ans sont mariées chaque année dans le monde, soit une fille toutes les deux secondes. Ainsi, dans le temps qu'il vous aura fallu pour lire cet article, environ 90 filles mineures auront été mariées.

La dot: une question de survie

Une étude menée cette année par des chercheur-euse-s de l'Ohio State University aux États-Unis a révélé une corrélation troublante entre les crises climatiques et l'augmentation des mariages forcés dans des pays d'Afrique et d'Asie du Sud au cours des trente dernières années. Les situations précaires provoquées par le changement climatique, telles que les sécheresses et les inondations, exacerbent la pression économique sur les ménages, surtout en zones rurales, ce qui pousse des milliers de familles à marier leurs jeunes filles dans l'espoir de recevoir une dot.

Prenons l'exemple de l'Éthiopie, qui subit actuellement l'une des plus graves sécheresses qu'elle n'a jamais connues. Selon l'Unicef, depuis deux ans, le taux de mariages de filles mineures a augmenté de 119%. Par ailleurs, au Bangladesh, le nombre de mariages chez les jeunes filles de 11 à 14 ans a augmenté de 50% lors des vagues de chaleur de plus de 30 jours. Ce phéno-



mène a été observé dans d'autres pays, tels que l'Inde, le Pakistan, la Tanzanie et le Kenya.

Des répercussions fatales

Les conséquences des mariages forcés pour les jeunes filles sont graves et

même mortelles. Privées de leur enfance, elles se voient limitées en termes d'éducation, d'indépendance économique et de perspectives. Elles sont aussi menacées par des atteintes à la santé, telles que les grossesses précoces, qui sont la deuxième cause de mortalité chez les adolescentes selon le Fonds des Nations unies pour la population. Les abus sexuels, les maladies sexuellement transmissibles et les avortements à risque posent également un énorme danger. Ainsi, les mariages forcés maintiennent des générations d'adolescentes dans un cycle infernal de pauvreté, d'impuissance, de déscolarisation et de violences sexuelles. Le lien entre le changement climatique et ces alliances est un problème complexe et urgent qui nécessite une action mondiale coordonnée. Les gouvernements, les ONG, les institutions internationales et la société civile doivent travailler ensemble pour aborder à la fois les événements climatiques extrêmes et les

pratiques nuisibles qui en résultent. Il faut en même temps tenir compte du fait que le changement climatique n'est pas la cause directe de ces unions; il aggrave les facteurs sociaux participant à l'oppression des femmes, telles que la pauvreté et l'insécurité économique. La combinaison des inégalités et la normalisation de comportements nuisibles envers les femmes dans la société est à la racine de la vulnérabilité des jeunes filles dans ce contexte. La protection des droits des femmes et une politique climatique forte sont des objectifs complémentaires, et il est nécessaire d'œuvrer sans relâche pour les atteindre. L'éducation, l'autonomisation et le soutien des communautés vulnérables sont essentiels pour construire un avenir plus équitable et durable pour toutes les filles et les femmes du monde. •

Auyoni Sen-Akmal

Politiciennes au micro

POLITIQUE • Les femmes sont de plus en plus nombreuses dans la politique suisse, malgré leur entrée historiquement tardive. Et elles restent aujourd'hui sous-représentées. Le podcast *Anticonstitution-elles* s'intéresse aux freins à l'engagement chez les politiciennes.

Alors que la Suisse est perçue comme l'une des plus vieilles démocraties au monde en ayant accordé le droit de vote aux citoyens hommes en 1848, le droit de vote féminin a été le fruit d'une lutte menée aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, d'abord par des femmes du milieu bourgeois puis du milieu ouvrier. Leurs actions ont été menées grâce à des pétitions, qui ont fini la plupart du temps aux oubliettes. Dépossédées d'autres instruments, il a fallu compter aussi sur leurs alliés masculins pour accéder aux décisions politiques. Alors que dans les pays voisins, l'engagement des femmes durant la Seconde Guerre mondiale a été une voie pour l'accès au droit de vote, en Suisse, au contraire, le vote était associé à des notions de bravoure ou de virilité liées à l'engagement militaire des hommes. Se déployaient aussi dans les années 1950 des stéréotypes découlant d'une moindre capacité de réflexion de la part des femmes ou de l'incompatibilité entre maternité, engagements familiaux et vie politique. Une première votation a été organisée en 1959, qui a été refusée partout sauf dans les cantons de Vaud, de Neuchâtel et de Genève. Ces derniers ont introduit le droit de vote au niveau cantonal.

Le Parlement ne compte plus que 39% de femmes dans ses rangs

Le suffrage féminin a été accepté à la votation de 1971, qui faisait suite à une mobilisation massive. Celle-ci a été provoquée par la volonté du Conseil fédéral de signer la Convention européenne des droits de l'homme sans prendre en compte les droits politiques féminins. Aujourd'hui, bien que la situation des femmes en politique se soit améliorée, elles restent sous-représentées au Parlement ainsi que dans la politique en général. En effet, les Chambres fédérales ne comptent désormais plus que 39% de femmes parlementaires, après les élections fédérales d'octobre. Et comme dans d'autres domaines, un plafond de verre limite leur ascension à des postes à responsabilité. Elles font face à des difficultés comme la



conciliation entre vie politique et privée, le sexisme ou encore un manque de légitimité.

Un podcast pour encourager l'engagement

Comment expliquer cette sous-représentation des femmes en politique et comment faire baisser la barrière à l'engagement? Zoé Seuret, Lucie Benoit et Lucie Germanier se sont rencontrées lors de leurs études à l'Université de Fribourg et ont tenté d'y répondre avec leur podcast *Anticonstitution-elles*, qui recueille des témoignages de femmes engagées en politique ou l'ayant été. Ayant les trois un intérêt pour les questions politiques, elles se disaient outrées par cette sous-représentation. Leur podcast a donc été lancé suite à l'obtention du Prix jeunesse Jura en 2022. Durant son élaboration, elles ont fait face à plusieurs dilemmes: s'intéresser à la politique institutionnelle exclut d'office un certain groupe de personnes, comme les étranger-ère-s n'ayant pas le droit de vote.

Une perspective féministe

Mais elles ont tenu à atteindre une certaine diversité en termes d'âges, de cantons et de niveaux politiques (communal, cantonal ou encore national) concernant les personnes interrogées.

Avec une perspective féministe, elles ont décidé de donner la parole à des femmes issues de différents partis politiques, afin de donner un aperçu du sexisme en politique sous différents angles. D'après elles, «la question de la peur de prendre la parole est ressortie dans presque tous les entretiens».

Elles ont décidé de donner la parole à des femmes de différents partis politiques

Ainsi, faire des réunions en non-mixité, c'est-à-dire sans la présence d'hommes, pour apprendre la prise de parole peut être une piste. À l'heure actuelle, le prologue du podcast a été publié et les épisodes suivront, liés chacun à une thématique spécifique. Elles proposeront d'entendre des parcours de femmes engagées, avec leurs difficultés, mais aussi des histoires touchantes et inspirantes. •

Elena Deiana

Pour plus d'infos:
Sur Instagram et Spotify:
[@anticonstitution.elles](#)

Chronique Sexprimer

Sapiosexualité

Cette orientation sexuelle ne serait-elle pas qu'un signe de bourgeoisie?

Le terme sapiosexuel·le désigne le fait d'être attiré·e avant tout par l'intelligence de son·sa partenaire. Étrange affirmation... Il est difficile de définir l'intelligence, et le terme sous-entend que la nôtre égale celle de notre partenaire. En effet, il semble peu probable qu'un individu se dise sapiosexuel·le parce que son propre niveau intellectuel lui semble trop faible... Si chaque individu possède une définition propre de l'intelligence, elle contient généralement les accomplissements académiques. On entend plus souvent le terme «génie» associé avec celui de «professeur·e» qu'avec celui d'«ouvrier·ère». Mais aller à l'université découle souvent de la classe sociale que l'on hérite de nos parents. En effet, d'une génération à une autre, les riches ont tendance à rester riches, les pauvres ont tendance à rester pauvres. L'accès aux études supérieures reste réservé aux classes aisées. On appelle ce phénomène la «reproduction sociale». Ce n'est pas tant la qualité individuelle qui détermine «l'intelligence», mais la situation sociale d'un individu. On retrouve également ce phénomène dans la formation des couples. Les individus ont tendance à fréquenter des individus issus de la même classe sociale et donc généralement du même niveau d'études. Les cadres épousent des cadres et inversement. Se dire sapiosexuel·le, c'est affirmer la légitimité de se définir soi-même intelligent·e dans un monde où cette notion est associée aux études. Seul·e-s les individus qui possèdent les marqueurs sociaux de l'intelligence pourront donc légitimement revendiquer ce critère de sapiosexualité, qui ne constitue finalement qu'un marqueur de classe, et pas de n'importe laquelle... •

Clément Bindschaedler

S'investir pour s'en sortir

TRANSMISSION • Voilà 40 ans que la FAE existe. Sans en faire un historique exhaustif, nous remarquerons volontiers la quantité de personnes qui ont participé à ses activités et à ses missions. Mais comment assurer que la voix estudiantine continuera d'être défendue? Par le biais de ton engagement.

Mais qui est la FAE? Quelles sont ses multiples activités et comment s'en occupe-t-elle? Concrètement, la faitière se divise en deux organes distincts et complémentaires. Le fonctionnement repose sur la séparation du pôle législatif et du pôle exécutif. D'une part, l'instance législative est composée d'étudiant·e·x·s de l'Assemblée des Délégué·e·x·s qui proviennent soit d'une des 9 associations représentatives, soit d'un tirage au sort. Cette formation se compose donc de moitié des élu·e·x·s aléatoirement choisi·e·x·s et, pour le restant des membres, des personnes déjà engagées dans le monde associatif représentatif. Le nombre de sièges attribués dépend de la quantité d'étudiant·e·x·s que la faculté accueille. D'autre part, le pôle exécutif se constitue d'un maximum de neuf membres de l'université et d'un·x·e secrétaire général·x·e (et nous écrivons notamment cet article pour *L'auditoire*). Nous sommes élu·e·x·s par l'Assemblée qui détermine également les lignes directrices qui doivent être suivies

par la FAE. *De facto*, le bureau ne se positionne et ne défend que les points de vue préalablement votés par les délégué·e·x·s. La coprésidence de la FAE devient dès lors la voix représentative estudiantine auprès des autres organes institutionnels: les médias, la direction, etc.

Conciliation inutile ou nécessaire?

Il y a encore quelques années, les relations avec la direction pâtissaient de la virulence des positions de la faitière sur tous les plans, comme des discussions liées aux bourses et aux places dans les amphis. Nous avons donc opté pour un changement de position et une recherche accrue de considération et d'écoute de leur part, et ce, parfois, au prix de certaines causes. Cependant, cela n'a pas stoppé nos démarches pour un univers académique plus égalitaire. Nous avons par exemple obtenu la possibilité des retraits aux examens en juin 2021 malgré la position diamétralement opposée de la direction générale. Les prochains temps verront certainement se matérialiser des situations de tensions similaires (inflation, transport, logement et prix des cafétérias obligent). La FAE s'inscrit d'ores et déjà dans une démarche revendicatrice assumée, mais acceptant le principe démocratique de la discussion.

Un engagement singulier: un impact pluriel

La grandeur de cette fédération ne tient pas qu'à sa longévité ou à ses missions si variées. Elle tire

également sa force de la diversité des membres qui la composent ou l'ont composée. Effectivement, sans parler de l'arrangement du versant législatif, les quotas imposés aux membres du Bureau permettent une pluralité des perspectives. Néanmoins, les quotas peuvent s'avérer parfois limitants, et c'est le cas dernièrement.

La FAE s'inscrit dans une démarche revendicatrice assumée

Par exemple, autrefois, le bureau devait représenter toutes les facultés, et en ce moment, il y a trois étudiant·e·x·s provenant de HEC. Une personne de cette faculté qui voudrait s'engager actuellement ne le pourrait pas car tous les sièges au bureau prévus pour cette faculté sont occupés. Toutefois, l'une de ces places se libère prochainement. Les limitations sont aussi liées au genre et assurent qu'aucune hégémonie ne surgisse à l'Assemblée ou dans l'exécutif. Ces quotas sont un indicatif d'engagement intéressant et nous notons des différences selon les écoles. En effet, les étudiant·e·x·s de certaines facultés semblent se sentir moins concerné·e·x·s par leur avis que d'autres. Ces derniers deviennent particulièrement difficiles à entendre. En outre, le roulement des parcours académiques limite l'engagement potentiel à une durée déterminée. Les générations se succédant, il est normal que certaines périodes soient plus propices à l'engagement que d'autres.

Ça ne tient qu'à toi, pas à ton voisin

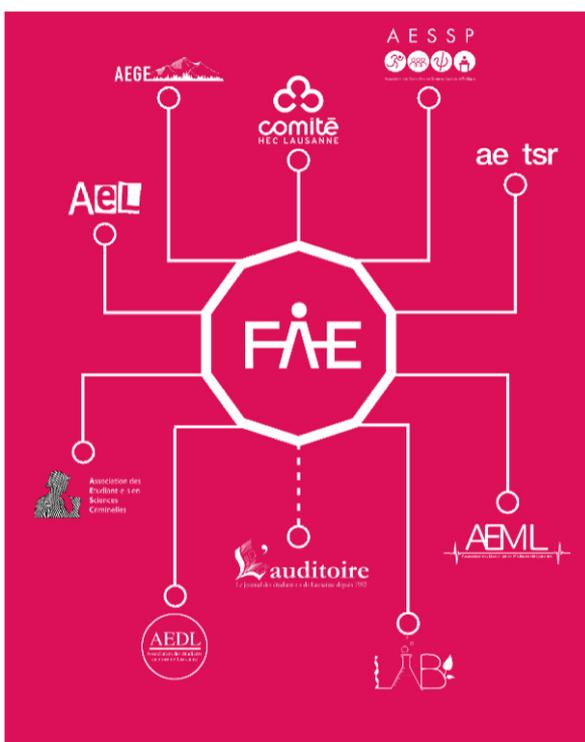
Certains prérequis viennent avec les postes proposés, comme une motivation, une implication, un sens de l'organisation et de gestion de son temps, la capacité à travailler en équipe ainsi que de manière autonome, ou encore un intérêt



marqué pour la vie du campus. Si tu penses correspondre à ce profil et as environ 10 à 20% de ton temps à dédier à cette activité, nous serions tout réjou·e·x·s à l'idée de te rencontrer. Même s'il s'agit d'un poste bénévole, les séances de travail sont indemnisées. De plus, tu obtiendras un certificat à la fin de ton engagement. Pour les délais de postulation, rends-toi sur notre site! Pour les missions à venir, les moments complexes qui nous attendent ce semestre et pour le poids de la voix estudiantine, nous t'invitons à t'intéresser à la politique universitaire ainsi qu'à la vie sur le campus. •

Joaquín Mariné Piñero
membre du bureau exécutif

Pour plus d'infos:
fae-unil.ch



Leadership mondial

AIIESEC • Depuis sa création en 1948, l'Association Internationale des Étudiant-e-s en Sciences Économiques et Commerciales (AIIESEC) a évolué en une force mondiale inspirant les jeunes à devenir des leaders. Présente dans plus de 120 pays, cette organisation à but non lucratif est une des plus grande du globe.

L'AIIESEC veut cultiver le *leadership* au niveau mondial et dépasse le cadre d'une simple organisation étudiante. C'est un mouvement étudiantin planétaire qui vise à développer le *leadership* chez les jeunes et à encourager l'échange interculturel. L'association se fonde sur une vision claire: la paix et le plein accomplissement du potentiel humain. Pour atteindre cet objectif, l'AIIESEC propose des opportunités qui éduquent, développent et inspirent les jeunes du monde entier. Les membres de l'association partagent une passion commune pour le changement positif. Ils-elles s'engagent dans des projets et des initiatives abordant des problèmes mondiaux cruciaux tels que l'éducation, l'égalité des sexes, la durabilité environnementale, et bien d'autres.

Les membres ont la possibilité de devenir des leaders de projets ou d'équipes au sein de leur département

En collaboration avec diverses organisations, gouvernements et entreprises, l'AIIESEC crée un impact significatif, contribuant ainsi à la réalisation des Objectifs de développement durable des Nations Unies.

Des opportunités transformatrices
Les programmes *Global Talent* et *Global Volunteer* sont les piliers de l'AIIESEC, offrant des opportunités uniques aux jeunes du monde entier, étudiant-e-s ou jeunes

professionnel-le-s. *Global Talent* permet notamment aux participant-e-s du programme d'effectuer un stage professionnel à l'étranger. Ils-elles ont la possibilité de développer leurs compétences, d'acquérir une expérience internationale et de contribuer au succès d'une entreprise étrangère. Ces stages offrent une occasion exceptionnelle de découvrir différentes cultures et d'établir des liens à l'échelle mondiale. Le programme *Global Volunteer* propose quant à lui des missions de bénévolat à l'étranger. Les participant-e-s s'investissent dans des projets ayant un impact positif sur les communautés locales, abordant des enjeux tels que l'éducation, la santé et la durabilité.

L'association se fonde sur une vision claire: la paix et le plein accomplissement

Ce programme permet aux jeunes de consacrer leur temps et leurs compétences pour un monde meilleur. Ces programmes s'adressent aux ambitieux-ses de la nouvelle génération qui cherchent à développer leurs compétences, à élargir leurs horizons et à s'engager pour le bien commun. Que vous soyez un-e étudiant-e cherchant à renforcer votre CV ou un-e jeune professionnel-le en quête de sens, l'AIIESEC vous propose une belle opportunité de partir à la rencontre de vous-même et des autres.

Lausanne: des leaders locaux
L'association est présente dans de nombreuses villes à travers le

monde, y compris à Lausanne. Elle est organisée en sept départements: Projets, *Business Development*, *Incoming Exchange*, *Outgoing Exchange*, *Marketing*, *Finance & Legalities* et *Membership Experience*.

Ils-elles peuvent contribuer positivement au monde et à son avenir

Les membres ont la possibilité de devenir *leaders* de projets ou d'équipes au sein de leur département et sont incités à innover certains aspects de l'organisation. Cela permet à ses membres de mettre en pratique la théorie de certains de leurs cours et de donner un avant-goût du monde du travail qui les attend à la sortie de leurs études.

Changer le monde!

En résumé, AIIESEC n'est pas seulement une association, c'est aussi un mouvement qui vise à développer les compétences personnelles de ceux-elles qui le veulent afin qu'ils-elles puissent contribuer positivement au monde et à l'avenir. •

Andreas Czarnetzki, *Team Leader* du département ICX de l'AIIESEC

Plus d'information sur Instagram: @aiesec_lausanne, et sur Internet: aiesec.org

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Les meilleures soirées sur le campus pour animer votre mois de novembre

16 novembre: soirée karaoké

Envie de déployer ta voix sur tes musiques préférées avec tes potes? Zelig te propose la soirée qu'il te faut! N'hésite pas à te rendre au bar préféré des étudiant-e-s de l'Unil situé dans le bâtiment Géopolis pour une soirée karaoké haute en couleurs. Plus d'informations sur Instagram: @zelig, et internet: zelig.ch

17 novembre: SatRocks XV

Le célèbre festival SatRocks sera de retour le 17 novembre pour sa 15ème édition! Organisé par l'historique association de l'EPFL, Satellite, il aura lieu sur le campus de l'école et accueillera divers artistes prêt-e-s à vous faire bouger toute la nuit! Ne ratez pas la vente de prélocs le 6 novembre où les billets se vendront au prix de CHF 15.- chacun.

22 novembre: soirée Pop/RnB

L'association UniSon vous invite à venir découvrir les artistes locaux-les de Pop et RnB au Nucleo le soir du 22 novembre dès 18h. Quoi de mieux pour se détendre que de (re)découvrir les mélodies qui ont habité nombre de nos souvenirs d'enfance comme de nos soirées de (presque) adultes? N'hésitez pas à aller lâcher vos meilleurs *moves* de danse lors de ces concerts qui s'annoncent exceptionnels! Entrée libre, plus d'informations sur Instagram: @unison.unil

29 novembre: cérémonie de remise des prix de la Sorge

Rejoignez *L'auditoire* le soir du 29 novembre dès 18h30 à la Grange pour la cérémonie de remise des prix de la Sorge! Concours littéraire organisé par le journal étudiantin depuis de nombreuses années, il accueillera un jury de prestige qui remettra les prix à des talents d'écriture d'exception. Entrée gratuite, plus d'informations sur Instagram: @auditoire, et internet: lauditoire.ch •

Ylenia Dalla Palma



Commerces en danger

COMMERCES • Les arcades d'Anthropole abritent des petits commerces depuis l'inauguration du bâtiment en 1987. Zoom sur ses magasins qui contribuent à faire de l'Unil une véritable cité indépendante de Renens et Lausanne.

Vous connaissez sûrement la librairie Basta si vous faites partie de la moitié des universitaires qui lit ses livres de cours. Vous savez tout d'Itopie, le magasin qui lui fait face, si vous appartenez au centième des étudiant·e·s qui ont lu notre avant-dernier numéro. Mais que pouvez-vous dire des trois boutiques quelques pas plus loin dans le même couloir?

Petits commerces en danger

L'épicerie Epicentre, la Papeterie Ennas et le salon de coiffure Katia Créa'Tif forment l'autre nœud commercial de l'Anthropole. La semaine, ces commerces de proximité offrent leurs services à la communauté isolée de Dorigny. Pourtant, leur existence est en danger. Epicentre, établi depuis 10 ans à l'Unil, a ainsi fermé ses portes il y a quelques jours. La papeterie Ennas et le salon Katia Créatif ont eux vu leur chiffre d'affaires diminuer ces dernières années. «Le Covid-19 nous a fait très mal», témoigne Valeria Mangani, gérante de l'établissement, «non seulement, nous avons dû fermer pendant un an, mais en plus, le matériel pédagogique s'est digitalisé: les étudiant·e·s travaillent davantage sur leur ordinateur et moins sur papier».

Préfère-t-on donner 50 centimes au duopole de l'agroalimentaire ou 70 à un petit commerce?

Hormis le Covid-19, la Papeterie Ennas a aussi dû faire face à de nouveaux concurrents au sein même d'Anthropole: «avec la création de la Reprographie, nous avons perdu 35% de chiffre d'affaires. Avant, le corps professoral et les étudiant·e·s se tournaient vers nous pour relier leurs photocopiés, aujourd'hui, ils sont redirigés vers ce service de l'université». Même si la clientèle revient progressivement selon Mme



Mangani, il ne lui est plus aussi facile de rentrer dans ses frais qu'auparavant. Que perdriions-nous si ce commerce venait à disparaître?

Proximité et flexibilité

«On propose ce qu'on nous demande»: voilà la philosophie de Mme Mangani, née Ennas. «Nous sommes une papeterie, notre expertise porte donc sur le papier et le matériel d'écriture. Mais nous sommes aussi un commerce de proximité, dans un campus éloigné de la ville. A ce titre, nous devons être à l'écoute des besoins de la communauté universitaire». Le stock de la papeterie a ainsi intégré au fil des ans des prises, des chargeurs et même... des cigarettes. D'abord rétive à cette demande des corps professoral et étudiantin, Mme Mangani a décidé de proposer ce produit pour contenter la demande. Et ce même si ce commerce ne lui rapporte presque rien: «les marges sont si faibles que si vous payez avec la carte bancaire, on perd 10 centimes sur le paquet!». Pour son plus grand plaisir, on lui demande aussi des papiers et des stylos particuliers,

qu'elle commande et reçoit dans les 24 heures. Et pour des prix raisonnables à ses dires: «je vends tous mes produits au prix recommandé par le fournisseur et je conseille toujours à mes client·e·s l'option la plus rentable. Mais attention, cela ne correspond pas toujours à celle la moins chère! Si vous écrivez à la plume par exemple, acheter un papier coûteux mais de bonne qualité est avantageux: il absorbe moins d'encre et vous consommez moins de cartouches pour le même nombre de mots. Or, l'encre coûte trois fois plus chère que le papier!». Seules la Migros et la Coop vendent moins cher à la pièce, grâce aux économies d'échelle que leur permet l'étendue de leur clientèle. Les récentes révélations de la RTS sur les marges de ces deux entreprises interrogent toutefois: à l'achat d'un stylo, préfère-t-on donner 50 centimes au duopole de l'agroalimentaire ou 70 à un commerce qui nous dépanne juste avant un examen? •

Hadrien Burnand

Unis: un siècle

Il y a une cinquantaine d'années, l'Unil et l'EPFL faisaient partie de la même institution.

Logo rouge d'un côté, bleu de l'autre, nul doute que ces deux entités sont distinctes. Pourtant, ingénieur·e·s et universitaires ont été réuni·e·s au temps de l'Académie de Lausanne. Avant cela, la *Schola Lausannensis* voit le jour en 1537, un an après la conquête du Pays de Vaud par les Bernois. L'école a d'abord pour but d'enseigner la théologie et de former les pasteurs du Pays de Vaud. Cinquante ans plus tard, l'ancêtre de l'Université de Lausanne — qu'on nomme l'Académie — prend ses quartiers dans son propre édifice, sur la colline de la Cité, devenu de nos jours le fameux Gymnase de la Cité. Au XIX^{ème} siècle, les Suisse·sse·s qui souhaitent se former dans des écoles techniques n'ont d'autre choix que d'aller en France ou en Allemagne. En 1853, un collectif d'ingénieurs vaudois, fraîchement diplômés à Paris, décide d'y remédier en créant l'École spéciale de Lausanne, une institution privée. Certains des membres fondateurs sont également professeurs à l'Académie et le rapprochement s'opère en 1869, lorsque l'École spéciale est intégrée à l'Académie de Lausanne, en tant que Faculté technique. L'Académie obtient le statut d'Université en 1890 et la Faculté technique change de nom, en devenant l'École d'ingénieurs de l'Université de Lausanne. Elle sera renommée École Polytechnique de l'Université de Lausanne (EPUL), en 1946. Après cent ans de cohabitation, la séparation a lieu en 1969, lorsque l'EPUL devient une institution fédérale et prend son acronyme actuel d'EPFL. À Ecublens, les premiers bâtiments sont inaugurés en 1978. Aujourd'hui, l'Unil et l'EPFL sont toujours voisines à Dorigny. Les nombreuses associations et services du campus ouverts aux membres des deux communautés permettent de rassembler les étudiant·e·s et de rappeler l'union d'autrefois. •

Justin Müller

Tradition et défis éthiques

CHIENS DETRAINEAUX • Souvent au centre de l'attention, ils ne cessent de susciter tant l'admiration que des interrogations. Entre passion sportive, patrimoine nordique et préoccupations pour le bien-être animal: qu'en est-il vraiment de cette controverse?

Huskys sibériens, Malamutes d'Alaska, groenlandais ou encore samoyèdes: tous partagent avec l'humain les paysages polaires du Nord. Il y a plus de 5'000 ans en arrière, la pratique des chiens de traîneaux, aussi appelée *mushing*, s'est répandue dans l'Arctique. C'est en apprivoisant les loups que les autochtones ont élaboré un moyen de se déplacer, élargissant ainsi leurs territoires de chasse et de pêche.

Décès et dopage dans le *mushing*

C'est en 1908 que la course *All Alaska Sweepstakes*, située à l'ouest de l'Alaska à Nome, contribue à populariser le *mushing* en tant que pratique sportive. Aujourd'hui, l'Iditarod, l'une des courses de chiens de traîneaux les plus célèbres en Alaska, s'étend sur plus de 1 600 kilomètres. Elle suscite

cependant la controverse. En effet, l'association *People for the Ethical Treatment of Animals* (PETA), une des plus grandes organisations pour la défense des droits des animaux, rapporte plus de 150 décès de chiens depuis ses débuts en 1973.

Cette pratique divise l'opinion publique

Certain-e-s partisan-e-s de la course sont également accusé-e-s de recourir au dopage des chiens: c'est notamment le cas de Dallas Seavey, célèbre *musher*, qui a toutefois nié les faits et dénoncé un acte de sabotage à son encontre.

Lien de complicité?

De nos jours, cette pratique fait alors

l'objet d'un débat animé qui divise l'opinion publique. D'un côté, les partisan-e-s du *mushing* la considèrent comme un sport basé sur une relation de confiance entre l'humain et le chien. De l'autre, elle est dénoncée pour cause de maltraitance animale, ce dernier étant poussé à affronter des conditions extrêmes. De fait, les longues distances parcourues sur plusieurs jours dans des compétitions intenses soulèvent des inquiétudes quant au bien-être de ces compagnons à quatre pattes. Autre source de préoccupations, notamment en Laponie: le tourisme de masse. En effet, CNN, célèbre chaîne d'information américaine en continu de renommée mondiale, dénonce que des organisateur-ice-s de promenade illégales mettent en danger la santé et la sécurité des chiens afin de tirer profit de leur exploitation.

Le respect de l'animal

L'équilibre entre la préservation de cette tradition et le respect du bien-être animal reste un sujet de débat. Selon le Dr Stéphane Tardif, vétérinaire et rédacteur pour Wamiz, site web dédié aux animaux de compagnie, il est crucial de surveiller attentivement l'utilisation des chiens de traîneaux. En effet, c'est en tenant compte de la quantité de travail qu'ils effectuent ainsi que de leurs conditions de vie en dehors des séances d'exercice, que nous pouvons garantir l'épanouissement des chiens dans cette activité. En fin de compte, derrière cette image que nous nous faisons des chiens de traîneaux se trouve une question complexe mêlant passion, tradition et éthique. •

Veronica Tcheremissova

De jouet à discipline sportive

HOBBY-HORSING • Stimuler son imagination tout en faisant de l'exercice physique, c'est possible avec le *hobby-horse*. Ce bâton en bois à la tête de cheval ne sert pas qu'à jouer, il fait partie intégrante d'une pratique sportive largement diffusée en Finlande, le *hobby-horsing*.

Le *hobby-horse* est ce bâton-cheval avec lequel nous nous amusons enfants le long du chemin de l'école. C'est en Finlande, dans les années 2000, que ce jouet, utilisé à travers le monde pour des fins ludiques depuis au moins le 17^{ème} siècle, est devenu une véritable pratique sportive, le *hobby-horsing*. Cette pratique s'est peu à peu propagée hors du territoire finlandais, pour trouver des adeptes dans divers pays d'Europe, en particulier suite à la sortie d'un documentaire de la réalisatrice finlandaise Selma Vilhunen. Ce dernier, intitulé *Hobby horse revolution* (2017), a suscité beaucoup de curiosité par le côté surprenant et inattendu de la discipline. Suite à cela, le championnat de *hobby-horsing* à Seinäjok en Finlande s'est vu attribuer une grande visibilité médiatique. En 2023, l'événement sportif a d'ailleurs célébré ses 10 ans. En Suisse, un championnat a également eu lieu à Genève en 2022.

Le principe du *hobby-horsing*

Le principe du *hobby-horsing* consiste à animer un cheval en reproduisant les exercices équestres, à l'aide non pas de l'animal, mais de son corps et d'un *hobby-horse*. Ce sport n'est pas représenté aux Jeux olympiques, mais a acquis une grande popularité en Finlande, où se déroulent désormais des compétitions de *hobby-horsing* organisées par des associations, soutenues notamment par l'État finlandais. Les cavalier-ère-s de ces concours sont jugé-e-s sur des figures de dressage d'équitation, ce qui demande un certain savoir-faire, puisqu'il s'agit de reproduire avec son corps le gallop, l'allure ainsi que l'endurance d'un véritable cheval.

Compétitions de *hobby-horsing*

Une deuxième catégorie dans laquelle les candidat-e-s sont évalué-e-s est le saut d'obstacles en *hobby-horse*. Il s'agit de reproduire



les mêmes exercices que les chevaux effectuent lors d'une compétition équestre, ce qui exige un grand effort physique, ainsi que de l'entraînement. La grande gagnante des championnats de 2019, Marie Karkkainen, âgée de seulement 16 ans, a remporté l'épreuve avec un saut de 1,41 mètres. Le *hobby-horse* est également évalué selon différents critères. Dans cette catégorie, le plus réaliste remporte le prix, mais il doit également être personnalisé, afin de se distinguer du véritable animal. Ce sport, comptant déjà des

milliers d'adeptes, peut être pratiqué par toutes et tous, enfants et adultes confondus. Cependant, les personnes les plus intéressées par la discipline semblent être les filles âgées de 10 à 18 ans. Cette pratique sportive peut également s'avérer être un excellent outil pédagogique pour les débutantes en équitation, permettant de se familiariser avec les différentes figures au sol, avant de monter à cheval.

Entre sport et divertissement

Que ce soit pour l'exercice physique, comme passe-temps, ou encore comme entraînement équestre, le *hobby-horsing* s'avère être une manière ludique de faire de l'exercice. C'est un sport tout aussi divertissant qu'insolite, qui n'a pas fini de nous surprendre. •

Jéssica Sousa

Une femme privée de prix Nobel

FISSION NUCLEAIRE • À une période où le film *Oppenheimer* a dominé les salles de cinéma, il est important de revenir sur les scientifiques qui ont permis de découvrir la bombe atomique. En particulier une femme, Lise Meitner, sans qui rien n'aurait été possible et dont le nom n'a pas été récompensé d'un prix Nobel, contrairement à son collaborateur.

C'est en 1907 que Lise Meitner, femme d'origine autrichienne, s'installe à Berlin. Elle n'a qu'un rêve: celui de pouvoir étudier. Malgré l'interdiction au genre féminin d'intégrer une université à cette époque, elle réussit à suivre des cours et son enthousiasme pour les sciences se fait vite remarquer. C'est ainsi qu'elle parvient à intégrer un laboratoire de physique. Alors qu'elle travaille dans un milieu à l'origine réservé aux hommes, elle ne peut prétendre à un vrai titre de travail. C'est en effet avec le statut d'invitée et sans salaire que Mme Meitner se crée une petite place dans le monde de la recherche. C'est d'ailleurs dans ce laboratoire qu'elle va rencontrer un chimiste nommé Otto Hahn, qui marque le début d'une collaboration pleine de promesses.



Allemagne nazie et mise à distance
Lorsqu'Adolf Hitler monte au pouvoir, Lise et d'autres scientifiques juifs sont contraints de fuir l'Allemagne. Elle poursuit alors ses recherches clandestinement en correspondance avec ses collaborateurs. C'est de cette manière que Lise se penche sur la théorie du bombardement de l'uranium avec des neutrons et qu'Otto Hahn et Fritz Strassmann réalisent les expériences à Berlin. En

février 1939, elle comprend que le noyau d'uranium s'est séparé en deux nouveaux noyaux, un de baryum et un de krypton, tout en libérant une énorme quantité d'énergie. Le mécanisme de fission nucléaire est découvert. C'est grâce à cette trouvaille qu'en 1944 Otto Hahn reçoit le prix Nobel de chimie alors que le nom de Lise Meitner ne paraîtra même pas dans la publication originale des résultats.

Oppenheimer et ses équipes découvriront l'arme nucléaire

Suite à cet événement, la fameuse course à la bombe atomique commence. Lise refusera toute

participation au projet Manhattan – la recherche de la bombe atomique par le gouvernement américain durant la Seconde Guerre mondiale – durant laquelle Oppenheimer et ses équipes découvriront l'arme nucléaire.

Se reconstruire après le génocide
Après le drame qu'a été la guerre, Lise décide de couper tout contact avec ses anciens collègues qu'elle sait avoir été du côté des nazis. Toutefois, il reste à préciser qu'elle a également mené des recherches pionnières en physique et a construit un accélérateur de particules pour lequel son nom s'est fait connaître à travers le monde. •

Karen Ruffieux

La vie éternelle existe-elle déjà?

MÉDECINE • De nos jours, l'être humain semble toujours plus préoccupé par la volonté de rester jeune. Beaucoup sont prêt-e-s à tout pour y arriver. Et s'il existait déjà un moyen de devenir immortel-le?

L'être humain semble toujours plus obsédé par l'idée de jeunesse. Il faut à tout prix rester jeune le plus longtemps possible. Cette tendance au jeunisme apparaît dans les années 70 et promeut une image impossible à maintenir. Ce phénomène n'a fait que s'accroître avec la popularisation des médias de masse comme les magazines beauté, les publicités, les films et les réseaux sociaux. Avec le progrès de la chirurgie esthétique, de nombreuses personnes sont prêtes à dépenser des milliers pour ralentir le processus du vieillissement. Entre injections de botox, *liftings* en tous genres et chirurgies toujours plus invasives, certain-e-s sont prêt-e-s à risquer leur vie pour maintenir une apparence jeune. D'autant que de nombreux films participent à diffuser l'idée d'une technologie miracle qui viendrait stopper le vieillissement. Notamment le film *Paradise* (2023), qui montre une société où les années de vie sont devenues monnaie

courante, le classique *Le portrait de Dorian Gray* (1890), qui raconte l'histoire d'un homme ravagé par la peur de vieillir, ou encore le mythe de la fontaine de jouvence.

La méduse *Turritopsis Nutricula*, est capable de revenir à un stade juvénile

Tout cela contribue à montrer le vieillissement comme un phénomène à craindre et encourage les individus à tout faire pour retarder ce moment fatidique.

Une technologie miracle

Et si l'inversion de l'âge n'était plus qu'un simple scénario de film ou un mythe? Et si une telle altération était possible? Selon des scientifiques espagnol-e-s, ce serait le cas. Se



basant sur la découverte d'une méduse ayant des capacités extraordinaires de régénération, ils-elles publient leur étude en 2022 et cherchent depuis, à partir de ses gènes, à développer une cure anti-*vieillesse* pour les êtres humains et leur garantir ainsi une vie éternelle. La méduse en question, *Turritopsis Nutricula*, est capable d'activer un processus de transdifférenciation, c'est-à-dire qu'elle est capable de revenir à un stade juvénile avant de se développer à nouveau. Ce processus peut se répéter à l'infini, la rendant biologiquement immortelle. Cette capacité extraordinaire est possible du fait que cette espèce produit

jusqu'à deux fois plus de gènes protecteurs et réparateurs d'ADN que toute autre espèce de méduses, mais aussi du fait qu'une modification génétique a lieu pendant le processus de transdifférenciation. L'intérêt pour l'être humain d'une telle découverte serait de pouvoir stopper le processus de vieillissement naturel. Bien que cette nouvelle puisse en réjouir plus d'un-e et marquerait une avancée conséquente pour la médecine régénérative, une telle technologie bouleverserait le monde. En effet, il est possible d'envisager des conséquences telles qu'une surpopulation dangereuse, et avec des problèmes de surconsommation et de pollution. Il faut se demander si cette technologie, à l'allure de miracle, ne serait pas une simple accélération irréversible dans la dégradation de notre planète. •

Mariana Gomes

Une thérapie qui nous fait vibrer

SOINS À DOMICILE • Suite aux augmentations des primes d'assurance-maladie, des chercheur-e-s ont peut-être trouvé une solution économique au problème du coût de la santé. Le ronronnement du chat, outre son caractère rassurant, aurait des bienfaits sur notre santé et sur la sienne, notamment au niveau du stress et de l'anxiété.

L'animal de compagnie le plus populaire du monde aurait une arme particulièrement intéressante pour la santé humaine: son ronronnement. Même si son fonctionnement n'est pas encore tout à fait compris par les scientifiques, ces derniers viennent de trouver une nouvelle utilité à ce doux bruit que les chats produisent dans toutes sortes de circonstances. Il aurait en effet les mêmes effets que certains médicaments anxiolytiques. Ces bienfaits sont si intéressants que le terme ronronthérapie, directement de l'anglais *Purring therapy*, a récemment fait son apparition. La fréquence basse des ronronnements, entre 20Hz et 25Hz, aurait également un effet accélérant sur la cicatrisation des os. Véritable psychiatre à domicile, le chat serait également une boule anti-stress

grâce à sa fourrure. Son ronronnement amplifié à travers nos mains lorsqu'on le caresse serait un moyen efficace de combattre l'anxiété. Évidemment, le seul son ne permet pas de résoudre tous ces problèmes, car il s'agit bien d'une combinaison de facteurs qui permettent de soulager certains maux.

Son ronronnement amplifié serait un moyen de combattre l'anxiété

La compagnie qu'il amène, le contact agréable avec sa fourrure ainsi que sa capacité à nous distraire sont autant de raisons pour lesquelles cette boule



de poils aide au quotidien tant de personnes. Près d'un foyer sur deux accueille cet animal en Suisse, ce qui fait de lui l'animal préféré des Helvètes. Or, l'arrivée des animaux dans le champ médical n'est pas nouvelle. Si ce sont le plus souvent des chiens, notamment les *services dogs*, ces chiens capables de flairer une crise d'épilepsie et de prévenir leurs

maîtres, qui occupent ce rôle, les chats pourraient prendre une place grandissante dans les hôpitaux. L'importance reconnue des animaux dans le bien-être humain permettront peut-être de faire des chats, des chiens, à défaut de l'inverse... •

Fanti Maxime

Mon enfant sera-t-il autiste?

SANTÉ • Aux États-Unis, une personne sur 68 est diagnostiquée d'autisme, en France une sur 110 et en Corée une sur 38. Mais depuis quelques années, on peut observer une hausse exponentielle d'enfants diagnostiqués. Qu'est-ce que cela signifie?

Une étude effectuée en Angleterre a démontré qu'entre 1998 et 2018, le taux de personnes diagnostiquées d'autisme, autrement appelé troubles envahissant du développement (TED) a augmenté de 787%. À quoi donc serait due cette explosion? Des pistes de réponses pourraient se trouver dans les avancées en termes de connaissances du trouble. Elles nous permettent de mieux identifier les symptômes et les atteintes du spectre de l'autisme. Ce qui était considéré avant comme une maladie mentale est maintenant comprise comme étant un trouble neurologique du développement. Même si dans beaucoup de cultures, cela reste un tabou particulièrement dans les cultures asiatiques mais aussi en Europe, ces personnes sont encore trop marginalisées. L'évolution de notre société dans l'acceptation des différences et des maladies de chacun-e joue cependant un rôle dans la diminution de la marginalisation de



ces personnes. L'instauration de programmes d'intégration d'enfants atteints du TED, dans des institutions scolaires notamment, permettent plus de visibilité, de compréhension et d'acceptation de la part de la société envers eux-elles. Il est donc plus facile de se faire diagnostiquer, ce qui n'était pas le cas autrefois. Les gens sont plus avertis et mieux informés ce qui leur permet d'être plus attentif-ve-s aux potentiels symptômes.

Comment y remédier?

Quels sont donc les facteurs de risque et les précautions à prendre? Les causes sont encore très floues quant

au développement de l'autisme chez l'enfant. De même que le «spectre» de l'autisme, comme son nom l'indique, souligne le fait qu'il existe divers types d'autisme. Il y a autant d'atteintes différentes qu'il y a de nuances de couleurs. La piste la plus sûre reste celle de la génétique. Si un parent est autiste, il y a un risque accru que son enfant le soit aussi. Ce qui explique en partie le taux exponentiel de personnes diagnostiquées, qui augmente avec la croissance de la population.

Si un parent est autiste, il y a un risque accru que son enfant le soit aussi

Quant aux différents traitements ou guérisons possibles, la réponse est quelque peu décevante. De nos jours,

il n'existe pas de médicaments ou traitements qui guérissent définitivement l'autisme. Les médicaments peuvent uniquement atténuer certains symptômes comme la dépression, les angoisses, les colères, la qualité du sommeil et peuvent potentiellement avoir un impact sur le comportement. D'un autre côté, les traitements thérapeutiques qui visent à améliorer le comportement ou les difficultés de langage et d'interactions sociales s'avèrent plus ou moins efficaces, selon la fréquence à laquelle ils sont pratiqués et selon les méthodes utilisées (par exemple TEACCH ou ABA). Certaines auront plus de résultats significatifs que d'autres, pouvant amener jusqu'à l'autonomie complète, voire à l'intégration dans la société de l'individu autiste. •

Emilie Reymond

Violence Forest à Vidy

THÉÂTRE • Du 1er au 17 novembre, le théâtre de Vidy présente *Violence Forest*, mis en scène par Nina Negri et interprété par l'actrice Laura Den Hondt. Le spectacle, un solo performatif et musical réinterprétant la trajectoire de l'héroïne du roman *Pastorale américaine* de Philip Roth, aborde principalement la question de la violence.

Retour à la nature, écoféminisme, émancipation des normes, tels sont les thèmes de la pièce *Violence Forest* qui se joue ce mois-ci au théâtre de Vidy-Lausanne. Mais plus que tout, c'est le thème de la violence que souhaite aborder Nina Negri, sa metteuse en scène — violence du monde, du patriarcat, du système néolibéral, de l'État.

Répondre à la violence

Pour ce faire, elle se réapproprie le parcours de vie de Merry Levov, personnage féminin principal du roman *Pastorale américaine* de Philip Roth, jouée dans la pièce par l'actrice Laura Den Hondt. «Je connais ce livre depuis longtemps, je l'ai relu environ tous les dix ans», nous confie Nina Negri. «Il y a toujours eu quelque chose dans la trajectoire de ce personnage qui faisait écho à ma génération». La metteuse en scène évoque l'histoire de cette enfant, Merry, qui ne correspond pas aux

aujourd'hui. D'autant plus que les manifs, notamment en France, deviennent de plus en plus violentes», affirme Nina Negri. «Moi, je viens d'une génération qui a fait le G8 à Gênes, où il y a eu un mort.

«J'ai vécu cette violence sur ma propre peau»

J'ai vécu cette violence sur ma propre peau, et je trouve que ça frictionne avec notre actualité». L'artiste aborde ensuite la troisième partie du livre, après le passage à la violence. Elle évoque les expériences en communauté de Merry, ses rencontres lesbiennes, puis son passage à une position d'écologie radicale sous la forme du jaïnisme, une religion indienne. «Vu que pour elle la violence n'est pas une solution, la seule possibilité sera de se réfugier dans la nature. Aujourd'hui



© Margot Sparkes

je voyais Merry broyée sous ce *male gaze*, certes très virtuose, mais qui ne la reflète que sous le prisme du narrateur ou du père», explique Nina Negri. «Je me suis alors demandé comment l'extraire de ce prisme-là.» Le premier travail de l'artiste a donc été de récolter tout ce qui concernait Merry et non le narrateur et le père, pour lui reconstituer une histoire composite, traversée par plusieurs solutions possibles. L'artiste revient ensuite sur sa collaboration avec Laura Den Hondt, actrice et performeuse avec qui elle réalise son troisième spectacle, et narre leur rencontre artistique et humaine extrêmement forte. «Une fois qu'on a travaillé à extraire la trajectoire de Merry du livre, on a travaillé à l'entrecroiser avec nos propres biographies et avec la voix d'auteur·ice·x·s vers qui elle nous menait», expose la metteuse en scène. Elle cite entre autres Audre Lorde, Fatima Ouassak ou encore Wendy Delorme, et met en avant le recueil théorique *Feu - Abécédaire des féminismes présents* coordonné par Elsa Dorlin. Ces écrivain·e·x·s abordent des thèmes tels que la violence, le passage à l'acte, sortir des injonctions à la féminité, de questions queers, d'écologie et d'écoféminisme. «On ne sait pas jusqu'où on est dans le livre, jusqu'où on est dans nos vies, et on joue avec ça», raconte Nina Negri. «Ces voix "autres" vont traverser Laura mais de manière invisible».

Entre slam et forêts

Un autre aspect très important de *Violence Forest* est celui du travail d'écriture musicale. «Quand on chante, quand on slame, il y a un degré de

performativité majeur», affirme Nina Negri. «Les mots arrivent dans le corps des spectateur·ice·x·s de manière encore plus sensible, par la musique et la matérialité de la langue». L'artiste, qui s'est tournée très tôt vers la danse et la musique, a commencé à écrire des slams et des chansons dès son premier spectacle avec Laura Den Hondt, qui travaille la voix depuis longtemps.

«Quand on chante, quand on slame, il y a un degré de performativité majeur»

La metteuse en scène revient également sur l'importance du travail de la plasticienne Eva Jospin, qui s'est occupé des décors pour la pièce en concevant une sculpture-forêt de carton évolutive. Évolutive, car les trois sculptures principales vont se transformer au fur et à mesure que Merry/Laura va se transformer sur scène et se déployer dans sa trajectoire. «On a beaucoup réfléchi par rapport à la dramaturgie du projet», explique Nina Negri. «Je n'avais pas envie d'un décor classique pour accompagner la mise en scène, je voulais que les objets aient une sorte d'identité propre.» Un processus lent, subtil, qui, combiné au reste, a tout pour faire de *Violence Forest* un véritable voyage transformatif. •



© Merveille Géronimi

Les décors de la pièce *Violence Forest*

normes du milieu dans lequel elle grandit, qui ne colle pas à ce que ses parents et la société voudraient d'elle. Puis le militantisme de son adolescence, la conscience du monde, du corps, de l'espace qui prend forme et devient de plus en plus forte, pour en arriver à cette question de la violence. Comment s'y confronter? «C'est une question qui s'est beaucoup posée dans les années 70 mais qui, selon moi, se pose aussi beaucoup

aussi, beaucoup de personnes voient dans ce retour à la nature la solution ultime».

Redonner une subjectivité

Lorsqu'interrogée sur le processus de construction du spectacle, la metteuse en scène revient sur la manière dont elle a choisi de redonner sa subjectivité au personnage. «Plus je grandissais et plus ma conscience féministe, littéraire, intellectuelle, politique grandissait, plus

Cet automne, à vous de jouer!

DIVERTISSEMENT • Durant le confinement, de nombreux jeux de plateau ont connu un véritable succès et depuis, leur popularité ne fait que croître. Mais quel est le meilleur jeu? Lequel choisir pour passer un moment agréable? Éclairage.

L'air se refroidit, les feuilles jonchent le sol... ça y est, l'automne est là! Avec son arrivée, de nombreuses soirées pluvieuses sont également à prévoir. Et quoi de mieux qu'un jeu de société pour passer un bon moment et se divertir? La question est: lequel choisir? Depuis la pandémie de Covid-19, ils se sont multipliés et certains d'entre eux ont fait un véritable *comeback*. De quoi ravir les joueur-euse-s les plus aguerri-e-s. Qu'ils aient remporté *l'As d'or - Jeu de l'année*, ou encore le *Spiel des Jahres*, voici trois jeux de société qui ont été récompensés ces dernières années et qui sauront transformer des soirées moroses en des moments amusants et divertissants!

Et les grands gagnants sont...

Qui n'a jamais rêvé de devenir détective? Avec *Micro Macro Crime City*, c'est possible! Ce jeu d'ambiance, sorti en 2020, a su conquérir le cœur du public et s'est vu récompensé du *Spiel des Jahres* et de *l'As d'or* en 2021.

En 2023, Akropolis fait partie des grands vainqueurs et a su remporter l'As d'or

Ainsi, seul-e ou à plusieurs, le but sera de retrouver, sur une immense carte, les preuves des crimes qui auront été commis et de résoudre



ces énigmes. Il faudra donc savoir se montrer attentif-ve, afin de remporter la partie! Le jeu *Dixit*, quant à lui, a beau avoir reçu le *Spiel des Jahres* il y a de cela déjà treize ans, il reste aujourd'hui un incontournable. Pour gagner, il faudra retrouver la carte d'un-e joueur-euse désigné-e, grâce à un thème donné, et qui se trouvera parmi les cartes des autres participant-e-s. Petit bonus: des illustrations à couper le

souffle qui sauront en émerveiller plus d'un-e. Concernant l'année 2023, *Akropolis* fait partie des grands vainqueurs et a su remporter *l'As d'or*. Avec ce jeu, un véritable retour dans le temps est possible car le-la joueur-euse, en tant qu'architecte, est plongé-e au cœur de l'antique Méditerranée et a pour objectif d'agrandir sa cité. Chaque construction doit cependant respecter un certain nombre de règles: attention à ne pas se faire avoir! Ainsi, que ce soit entre amis, en famille ou encore en solo, il y aura de quoi s'occuper durant l'automne. •

Alexia Monteleone

La science-fiction, c'est du lourd

CINEMA • Souvent déconsidérée par la critique, la science-fiction a mis longtemps à s'imposer dans le monde du cinéma. Historique d'un genre voisin de la dystopie et de la critique politique, rigidifié par les impératifs commerciaux.

Dès l'invention du cinéma a été entrevue la possibilité de représenter des sujets dépassant l'échelle humaine. En 1902 déjà, George Méliès réalise *Le Voyage dans la Lune*: premiers aliens, premiers vaisseaux, et surtout premiers effets spéciaux. Dans le courant du 20^{ème} siècle apparaissent ponctuellement ces films, qui ambitionnent de briller à la fois pour leurs scénarios originaux et leurs procédés techniques nouveaux. Bien souvent, les studios de production se montrent frileux. L'histoire devient banale, et les effets kitsch. Comme en littérature, les critiques repoussent la science-fiction aux confins de leur galaxie. Mais la jeunesse, fougueuse et dispendieuse comme elle l'était dans les années 70, aime. Que ce soit par anticonformisme, goût de la coolitude ou pure bêtise... foi dans le progrès technologique. Des films comme *Star Wars* et *Blade Runner* se constituent immédiatement en classiques. C'est un tournant.



Success Story

Star Wars, porté par George Lucas, arrive quelques années après un autre immense succès commercial: *Jaws (Les Dents de la Mer)* de Steven Spielberg. Leurs réussites encourage les studios à financer davantage de blockbusters, de grosses productions comprenant des investissements massifs dans le marketing et les produits dérivés. Cette stratégie de matraquage culturel porte ses fruits:

Lucas devient milliardaire, Spielberg est couronné «roi du divertissement». La logique est assumée: toucher le plus grand nombre de personnes possible, afin d'en percevoir les dividendes. Des franchises comme *Indiana Jones* apparaissent, le potentiel est énorme. Mais là où blockbusters et science-fiction convergent absolument, c'est par la révolution numérique. Le passage de la projection en bobine à celle de formats digitaux, c'est-à-dire de la représentation en pixels colorisés informatiquement, en mélanges de rouges, verts et bleus. Dès les années 2000, presque tous les films sont digitalisés pour le *post-processing*. Les possibilités sont immenses. Retouches graphiques, voire génération complète d'images. Les décors un peu vieillots font place à des dessins ultra-soignés, des simulations de batailles, des monstres pas tout à fait monstres, puisqu'en fait, 125 capteurs ont détecté les

contractions du visage de Brad Pitt pour générer l'image.

Un monde d'ingénieur-e-s et de responsables communication

Aujourd'hui, le mode de la série est majoritaire. Les cinémas ne pouvant rivaliser devant les légions de canapés/MacBooks/couvertures, l'industrie a trouvé sa survivance dans les grands films spectaculaires, où des stars en costumes colorés défilent en sprint, tabassent des méchant-e-s, et sortent des lignes de dialogues bien senties, la vie quoi. Le succès d'un film de cette ampleur se joue d'autant plus qu'il tend à fidéliser un public qui attend la suite. C'est là qu'interviennent les spécialistes marketing, servant si possible un discours technologisant sur le nombre de pixels, le nombre d'images, etc. Les prochains concurrents de ce cinéma dématérialisé, ce sont en fait les jeux vidéo. •

Jacques Soutter

Paillettes et ras-le-bol

MAQUILLAGE • Sur les réseaux sociaux comme dans la vraie vie, le maquillage artistique fleurit un peu partout. Mais qu'est-ce qui attire et plaît tant dans ces looks si travaillés?

Pour en savoir plus sur l'évolution des tendances du maquillage créatif, *L'auditoire* est allé à la rencontre de Kaede, une merveilleuse et atypique *drag queen* suisse romande.

©Lucas Gyger



Comment décrirais-tu l'évolution du monde du maquillage ces dernières années?

J'ai ressenti une explosion en 2020, mais j'ai surtout eu l'impression que l'on s'intéressait enfin à des choses différentes. Ce changement est davantage présent sur Internet, car cet espace si particulier nous permet d'oser ce que nous n'oserions pas dans la vraie vie, que ce soit à cause du courage, de la société ou même du temps que cela prend. Les gens sont restés bloqués chez eux pendant le confinement et s'y sont sûrement mis par ennui. À force de rester chez soi, on finit par méditer sur ce qu'on est et on se redécouvre presque nécessairement. *Drag race* a également marqué un tournant, du moins depuis que l'émission est *mainstream*. Les gens se sont intéressés à ce monde et ont voulu essayer de porter des maquillages plus travaillés et chargés, à l'instar de ces artistes. La curiosité a sûrement motivé l'intérêt des gens quant à la redécouverte, presque active, de cet accessoire qu'est le maquillage. Il est fort probable que le maquillage soit utilisé pour se rapprocher des standards de beauté, ou pour plaire à Monsieur, mais on ne sait pas ce qui se passe dans la tête des gens.

«J'ai toujours vu le maquillage comme quelque chose pour se révéler»

Le changement est dû à des personnes qui en ont eu marre et qui se sont alliées pour être un peu plus fortes ensemble, à la façon d'une fourmière. J'ai toujours vu le maquillage, non pas comme quelque chose pour cacher ses défauts, mais pour se révéler. Le maquillage est une manière de s'exprimer et il est dommage, si ce n'est triste, de se cacher avec un outil - si on peut appeler le maquillage ainsi - qui peut nous permettre de nous révéler réellement et

d'être soi. On a plus de liberté aujourd'hui, car on a trouvé plus de moyens. Et grâce à Internet, on peut le partager avec tout le monde, énormément de choses ont changé grâce à la connexion qu'il permet. Sur Internet, on a besoin de se sentir soi-même, de se représenter, car tout le monde peut nous voir, là où dans la rue nous pouvons nous permettre d'être, disons, moins présentable.

Pourquoi les maquillages créatifs plaisent-ils autant?

L'art, ça interpelle les gens et on l'utilise souvent comme un message politique. Mais nous pouvons bien sûr, si ce n'est pas notre but, l'utiliser comme un simple moyen d'expression. On a toujours eu des personnes avec des looks alternatifs, déjà dans les années 80 avec les mouvements goth et punk. Mais je pense qu'avec l'expansion d'Internet, et surtout les réseaux sociaux, on découvre de plus en plus de nouveaux looks et de nouvelles idées qui inspirent et/ou effraient les gens. Dans la vraie vie, on ne voit pas tellement de maquillages créatifs. Les gens craignent encore de sortir comme ils sont réellement, par peur du rejet sûrement. Je pense vraiment que le maquillage créatif est venu par pétage de plomb. Et les gens ont raison, car à quoi bon vivre sans pouvoir apprécier les petites choses, celles qui nous font plaisir et qui nous font sourire? Et puis voir un peu de couleur dans ce monde bien gris, ça fait du bien! •

Mikii

@Kaedeandkay sur Instagram

Au Fil des Oeuvres Et la lumière fut

FIAT LUX • Qu'elle soit sujet central ou métaphore, la lumière est omniprésente dans le monde de l'art. Littéraires, peintres et photographes tentent ainsi de la saisir.

La clarté n'existe que par rapport à son antagonisme, l'obscurité. Ce n'est pas le célèbre allumeur de réverbères du *Petit Prince* de Saint-Exupéry qui dirait le contraire, lui qui ne cesse d'alterner entre jour et nuit, et pour cause: la lumière est une composante majeure de l'art et de son histoire.

Contraste, incandescence et incendie

S'il est l'un des oxymores les plus connus de la littérature française, l'«obscurité clarté qui tombe des étoiles» évoquée par Don Rodrigue dans *Le Cid* de Corneille illustre parfaitement cette complémentarité entre les opposés que sont l'ombre et la lumière. Mais il n'y a pas que dans la littérature que s'entremêlent clarté et obscurité. En effet, les peintres sont les premiers à se soucier de représenter cette énergie qui met en valeur leurs sujets. À l'époque moderne, en 1835, William Turner réalise *L'Incendie de la Chambre des Lords et des Communes* sur la base de son observation, depuis la Tamise, du brasier qui détruisit le palais de Westminster en 1834.

Même dans la nuit, la lumière traverse les arts, intemporelle

Éclatant, le feu ravageur est intensifié par les teintes froides du fleuve dans lequel il se reflète. Dans l'extrémité supérieure droite du tableau est épargné un pan de ciel bleu vif, qui valorise par contraste le mordoré des flammes. Considéré comme le chef de file du romantisme en Angleterre, Turner est parfois aussi perçu comme un précurseur de l'impressionnisme en raison de son habilité à faire vibrer la lumière.

Lampes à pétrole et éclats impressionnistes

Reconnue comme l'une des fondatrices de l'impressionnisme, l'indépendante Berthe Morisot sait parfaitement capturer les miroitements lumineux. La palette claire que lui

inspira Camille Corot, dont elle fut l'élève, permet à l'artiste de sublimer ses modèles. Peint en 1869, *La Sœur de l'artiste à la fenêtre* donne à voir, plus que la femme elle-même, la robe de celle-ci. D'un blanc vif, voire chatoyant, l'habit minutieusement cousu de dentelle devient le sujet principal du tableau ainsi agité de teintes diaprées, contrastant avec le bois sombre du parquet. Quelques années plus tard, loin du confort bourgeois



L'allumeur de gaz Place de la Concorde à Paris (1933)

parisien, la bergère de *Midi sur les Alpes* (1891) peinte par un Giovanni Segantini apatride mais conquis par les lumières de l'Engadine, est baignée d'un soleil à son zénith, seulement protégée par l'ombre de son chapeau et de sa main. La blanche luminosité éclaire cette scène pastorale d'une lumière quasi artificielle tandis que la touche pointilliste confère une agitation étrange au sujet. De son côté, le photographe Brassai, passionné par la vie nocturne parisienne, capture l'avènement de la lumière moderne; en témoigne *L'allumeur de gaz Place de la Concorde à Paris* (1933), photographie qui saisit le geste du travailleur veillant à l'éclairage public dans la capitale nocturne mais illuminée. Même dans la nuit, la lumière traverse les arts, intemporelle. •

Marine Almagbaly

Le graffiti indépendant

GRAFFITI • Longtemps regardé comme un art vulgaire entrant en contradiction avec une urbanité sobre et épurée, le tag ou graffiti est maintenant une activité professionnelle, mandatée par multinationales et particulier-ère-s. Rencontre avec Philippe Baro, un graffeur professionnel.

«J’ai jamais vraiment choisi de faire du graffiti professionnel, j’ai eu la chance que ça me tombe dessus», admet Philippe Baro, graffeur pour privés, lorsqu’on lui demande comment cette technique est devenue sa source de revenus. Il faut savoir que cet entrepreneur n’en est pas à son premier coup de spray. C’est lorsqu’il est encore étudiant que les premiers intéressé-e-s osent lui proposer de taguer contre rémunération. «À l’époque, évidemment, je ne pouvais pas faire du graffiti autrement que de manière illégale; c’est seulement à partir du moment où des gens sont venus me demander de décorer leurs murs que j’ai pu acheter ma liberté». Avant cela, Philippe Baro se destinait à la micro-mécanique horlogère et utilisait son temps libre pour pulvériser et pour s’exprimer. Lorsqu’il a entrevu l’occasion d’être payé pour sa passion, il confie avoir «tout donné» pour y parvenir. À partir de 2012, les demandes se sont faites assez nombreuses pour lui permettre d’en vivre complètement. Aujourd’hui, son entreprise s’est même assez développée pour qu’il emploie un chauffeur à 50% pour l’amener, lui et son matériel, sur ses différents lieux de travail.

De la demande de toutes parts

Il faut dire, Philippe Baro spraye presque toute la Suisse romande et pour des projets divers et variés. De la banque Raiffeisen de Genève à une façade qu’il fallait décorer à Sion, en passant par une boulangerie à Morges, le MUDAC à Lausanne ou encore la cafétéria de Nestlé à Vevey, il ne compte plus les entreprises qui l’ont mandaté pour décorer leurs couloirs ou leur faire de la publicité.

«Je forme la nouvelle génération de graffeur-euse-s»

Pourtant, il garde du temps pour des demandes plus personnelles. Il accepte souvent, par exemple, de graffer des prénoms dans les chambres d’enfants (en utilisant des peintures sans danger, nous



rassure-t-il), ou encore d’animer des anniversaires pendant lesquels les participant-e-s produisent un graff supervisé par son expertise. Il lui arrive aussi de donner des cours à des intéressé-e-s qui veulent se lancer. «Je forme la nouvelle génération de graffeur-euse-s, pour le plus grand déplaisir de la ville», nous confie-t-il en riant.

Travailler pour son compte

Mais dès lors qu’on a développé son «business», comme il le désigne, et qu’on travaille pour des multinationales, quelle part de liberté reste-t-il à l’artiste et à sa créativité? «Il y a une première nuance à faire. Je me considère comme un artisan, pas un artiste. Je suis un peu le prolongement de la main du client», indique-t-il. Ainsi, il ne regrette pas particulièrement la période où il ne devait graffer que de manière illégale. «Je n’ai jamais vraiment eu un style plus provocateur ou plus critique par rapport à maintenant. C’étaient surtout des graffs pour décorer le vide des bâtiments ou faire rire les passants.» Sa reconversion administrative n’aura ainsi pas amoindri un ton revendicateur auquel il ne voulait pas prétendre. Il explique par ailleurs qu’il sait trouver de la liberté dans certains projets qu’il fait de son côté, à l’instar d’une Rolls-Royce taguée façon M-budget. «Pour celle-là, il y avait un message, dans le

sens où il fallait que ça interpelle pour faire parler de mon business», renchérit-il. En outre, le Lausannois cherche souvent à collaborer avec d’autres graffeur-euse-s pour devoir composer avec d’autres styles que le sien et créer quelque chose d’inédit.

«Je fais plutôt ça pour gagner ma vie, maintenant, et ça c’est une liberté pour moi»

Mais de manière générale, Philippe Baro considère qu’il n’a plus vraiment besoin de s’exprimer à travers le graff. «Je fais plutôt ça pour gagner ma vie, maintenant, et ça c’est une liberté pour moi. Ce qui me pousse dans mon métier c’est aussi le contact avec les client-e-s», déclare-t-il. En effet, lorsqu’on lui fait choisir le genre de commande qu’il préfère, il opte rapidement pour les anniversaires, lors desquels il a l’occasion de transmettre ses connaissances aux plus jeunes. •

Clément Porchet

Plus d’infos sur: <https://graffeur.ch/>

Chronique: Levez les yeux Hé ho statue!

Figées, elles partagent l’espace public avec les passant-e-s qu’elles semblent parfois dévisager.

Eh oui, levez les yeux de votre téléphone et observez ces représentations de figures honorées, ces scènes témoignant du passé, ou encore ces œuvres purement artistiques. Reflets d’une réalité socioculturelle ainsi que de choix historiques, certaines statues semblent en décalage avec le présent dans lequel elles sont ancrées. Leur édification et leur présence ont été sources de débats dans le passé à travers le monde, mais ces dernières années, davantage d’individus et de collectifs se sont mobilisés pour repenser la place de certaines statues dans l’espace public. Exposition d’un passé pas toujours glorieux, édifices de la colonisation, de régimes controversés ou encore sous-représentation féminine, souvent de manière allégorique et dénudée, certaines statues dérangent. Les conflits de mémoire qu’elles suscitent amènent à s’interroger sur la légitimité d’agir au profit de considérations actuelles, avec le risque de tomber dans l’ignorance en épurant l’Histoire. Dans son ouvrage *La disgrâce des statues*, Bertrand Tillier, historien et professeur à l’Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, s’attarde sur le réel enjeu social et politique que représentent les statues. Même si à première vue elles peuvent apparaître comme de simples édifices destinés à perdurer dans le temps, elles ne sont en réalité pas figées dans la conscience collective et notre vision d’elles évolue avec le temps. Alors, la prochaine fois observez, admirez, mais confrontez-les également du regard et questionnez-vous sur leur présence. •

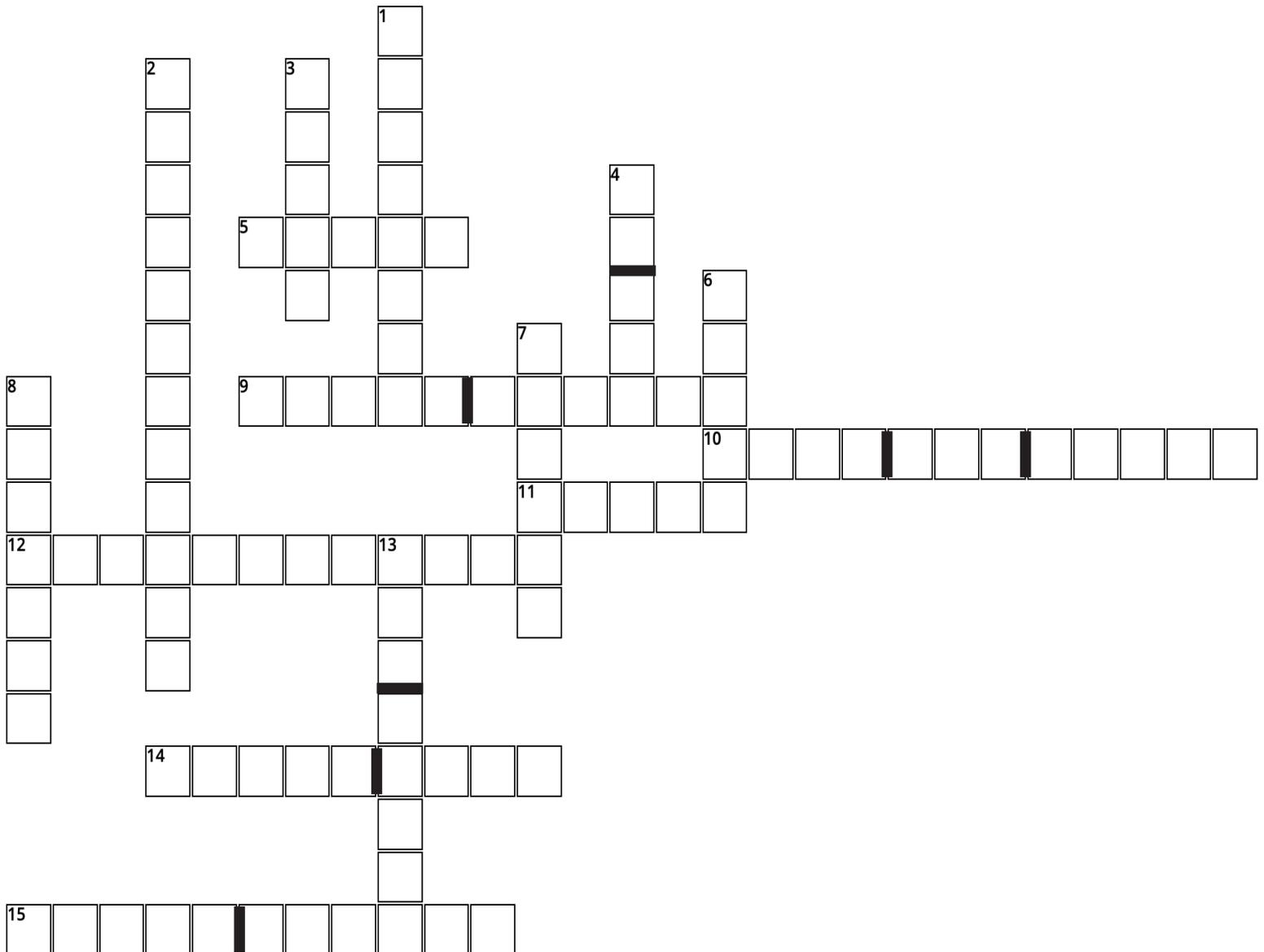
Rémy Pralat

NOVEMBRE

Chien méchant
méchant



Une activité pour illuminer le mois le plus chiant de l'année



Horizontal

5. Phénomène météorologique qui constitue 90% du mois (indice : ça mouille)
9. Les films qu'Ylenia préfère regarder pendant le mois (indice : Pottah)
10. Groupe qui chante le titre November rain (indice : imprononçable pour les francophones)
11. Cela t'empêche de choper en paix (indice : morve)
12. Ça bute des dindes (indice : merci les pères pèlerins)
14. L'anniversaire du papa de Mérande (indice : 14 + 14)
15. Frénésie capitaliste (indice : les HEC adorent)

Vertical

1. Activité émotionnelle usuelle en novembre (indice : dans son lit de préférence)
2. Etat des étudiant-e-s durant tout le mois avant les rendus de décembre (indice : flemme)
3. La difficulté de ce mot croisé (indice : si vous le réussissez pas vous avez vraiment 2 neurones)
4. Défi qui n'a aucun intérêt (indices : couilles + mascu)
6. Nom du meilleur prix littéraire décerné durant le mois (indice : placement de produit)
7. La majorité du régime alimentaire de Méribé (indice : aliment orange)
8. La semaine préférée des lettré-euses et autres spécimens en SSP (indice : vacances)
13. Boisson réconfortante qui apparaît dans les bars (indice : brûlure de langue et sulfites garantis)